

MAI 1892

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid



Extraits du CATALOGUE-CONSEILLER DE LENTHÉRIC

PARFUMERIE DES ORCHIDÉES, 245, rue Saint-Honoré, 245, PARIS

CHAPITRES : COIFFURE, TRAVESTI, PARFUMERIE, FARD, etc.

(Le Catalogue-Conseiller qui s'occupe spécialement de la Chevelure, est complété par les Conseils de Beauté, qui traitent de la Beauté en général)

Ces Ouvrages sont envoyés franco sur demande.

PRODUITS DU TINTORET

Sous le nom de Tintoret, ce brillant élève du Titien, devenu, par la puissance de son coloris, le rival de son maître, nous avons créé une série de fards supérieurs, à base végétale, d'une innocuité absolue.

La délicatesse et la suavité de leur arôme, si recherché par le monde élégant, nous a engagés à leur joindre quelques autres produits, tels que : savons, essences, eau de Cologne et poudre de riz.

Les qualités incontestables et inoffensives de ces produits, la façon élégante et soignée avec laquelle ils sont présentés, les placent au premier rang des jolis cadeaux utiles.

Boîtes à maquillage.

Les personnes qui ne font pas un usage constant des fards trouvent souvent trop onéreuse l'acquisition d'une série complète de bons maquillages. Elles les achètent pour cette raison de qualité ordinaire et dangereux pour la peau, lorsqu'elles en ont l'emploi momentané, à l'occasion d'un bal travesti, d'une représentation de comédie donnée dans un château.

Pour cette intention, nous avons préparé des boîtes de maquillages renfermant en petite quantité tous les fards nécessaires et de première qualité, ce depuis 15 francs.

PARFUMERIE DES ORCHIDÉES

L'art du parfumeur touche de si près à la beauté de la femme, que nous aurions cru faillir à notre tâche et manquer à la confiance que veulent bien nous témoigner nos élégantes clientes, si nous n'avions consacré tous nos soins à l'étude approfondie de cet art, qui nous a valu l'heureuse découverte d'une série de produits remarquables par leur efficacité.

Pour arracher à la nature ses secrets de jeunesse et de beauté, nous nous sommes adjoint d'habiles praticiens. Avec leur concours, nous sommes arrivés à créer une série de produits hygiéniques, sur lesquels nous appelons tout particulièrement l'attention des femmes raffinées, qui peuvent les adopter avec la plus entière confiance. C'est après de longues et minutieuses recherches que nous avons adopté les orchidées comme parfum et comme marque.

La Parfumerie des Orchidées possède toute une série de produits hygiéniques tels que *Baby fluide*, pour les soins à donner aux bébés.

Tous les renseignements pratiques sur les modes d'application se trouvent dans nos *Conseils de Beauté* que nous mettons gracieusement à la disposition de toutes les personnes qui veulent bien les demander.



Perruques et Toupets

Dans bien des cas de maladie, on se trouve obligé de sacrifier la chevelure; on doit donc employer tous les moyens pour qu'elle recouvre au plus vite sa beauté primitive. Dans ce cas, ne faites jamais raser vos cheveux, le rasoir irrite le cuir chevelu. Faites-les couper au ciseau et frictionnez souvent le cuir chevelu avec une bonne pommade et une lotion de confiance, afin de stimuler les cheveux à pousser. En attendant, il faut porter la perruque très légère. Nous avons à cet effet des perruques en cheveux courts frisés qui sont charmantes pour jeunes filles et ne pèsent pas plus de 25 à 26 grammes. Il y en a aussi avec cheveux plus longs, dans le genre de la coiffure du roi de Rome; on peut arranger ces cheveux comme on le veut.

Nous pouvons faire en perruque n'importe quelle coiffure que la dame aura choisie. Lorsque les cheveux sont un peu repoussés, on quitte la perruque entière et on porte des demi-perruques laissant au milieu la place aux cheveux naturels, puis des transformations.

La Maison se charge de faire des toupets depuis 50 francs. Pour cela le client doit envoyer un patron fait de papier et qui représente exactement la partie dérangée de la tête. Le meilleur moyen est de se servir de papier décalque, le façonner à la forme de la tête et faire un tracé au crayon de toutes les sinuosités des racines faisant le contour de la partie chauve.

Mesures de perruques

Pour bien prendre mesure d'une perruque, avoir soin de dissimuler autant que possible ses propres cheveux, afin que la tête paraisse plus mignonne.

Il est absolument essentiel de bien faire attention à ces mesures, afin que la perruque tienne bien sur la tête sans la fatiguer.

N° 1. — Mesure du tour de tête. Faire rejoindre le centimètre sur le front en le maintenant d'une main, et de l'autre avoir soin de bien appuyer le centimètre dans le bas de la nuque et derrière les oreilles en les touchant, afin que la mesure soit bien exacte.

N° 2. — Mesure de profondeur de la naissance des cheveux de la nuque aux racines des cheveux du front, en passant bien au milieu de la tête.

N° 3. — Mesure d'une oreille à l'autre, par le sommet de la tête. Bien prendre cette mesure à la naissance des cheveux vers le haut de l'oreille.

N° 4. — Mesure d'une oreille à l'autre par le front. Cette mesure se prend vers le haut de l'oreille, comme le n° 3, mais en passant sur les racines autour du front.

N° 5. — Mesure d'une tempe à l'autre par la profondeur. Bien remarquer que le centimètre doit être posé des deux côtés, bien à la tempe sur la pointe formée naturellement par la racine des cheveux et en passant derrière la tête.

N° 6. — Mesure d'une oreille à l'autre par la nuque. Cette mesure commence et finit vers le haut de l'oreille, comme les n° 3 et 4, et doit bien prendre la rondeur de la nuque vers le creux; aider un peu avec la main comme pour le n° 1.

N° 7. — Mesure de la largeur de nuque.

Pour les perruques de travesti, les trois premières suffisent.

Pour qu'une perruque de ville soit bien conditionnée, il faut les 7 mesures.

Coiffures de Bébés

La chevelure des bébés n'est vraiment intéressante que vers l'âge de 2 ans. Mais, jusque-là, que de soins à donner à ces petites têtes pour seconder la nature!

C'est un préjugé et une grande erreur de croire qu'il est bon que, sur la

crâne de l'enfant il doit se former une croûte; au contraire le cuir chevelu doit être tenu dans une grande propreté. Le meilleur moyen pour cela c'est une douce friction de pommade composée à cet effet et que l'on essuie avec un linge fin.

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes mères de se servir seulement de brosses douces pour démêler les cheveux de l'enfant et ne jamais passer le peigne fin qui irrite la peau.

Pour friser les cheveux des bébés ne vous servez pas de bigoudis, ils sont durs pour leur tête et tirent sur les racines par leur poids. Tournez simplement leurs cheveux sur du papier de soie, cela est doux et léger et ne les gêne pas pour dormir.

Coiffures de Fillettes

Ne jamais laisser aux enfants les cheveux trop longs sur le front, cela n'est pas joli, leur fatigue la vue et ronge les sourcils.

Pour les enfants de 2 à 7 ans, employer encore de temps en temps la pommade et frictionner légèrement la tête avec une bonne lotion. Faire seulement épousser de quelques millimètres leurs cheveux, tous les mois, par des personnes expérimentées.

Les cheveux laissés libres jusqu'à 2 ans devront être légèrement tenus comme l'indique notre gravure n° 8. On peut alors se servir de bonnes brosses, mais en véritable soie de porc, et aussi de démêloirs en écaille très doux, avec dents gothiques.

Avoir soin d'attacher les cheveux sans les serrer avec du ruban.

Il est très sain de laver toute la tête de temps en temps au shampooing.



FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1892



EUGÈNE FROMENTIN. — CENTAURES ET CENTAURESSES

(Collection de M. Alexandre Dumas fils).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Premières roses, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

Jeune Bretonne (Concarneau), par A. GUILLOU.

Centaures et Centaureuses, de M. EUGÈNE FROMENTIN.
(Collection de M. ALEXANDRE DUMAS fils).

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

Les Livres, par R. M.

Le D'ssusd'ssous, question nouvelle, par GEORGES LAUN.

Le Boulet, par ÉDOUARD ROD; illustrations en couleurs de F. GORGUET.

Le Manchot (première partie), par C. DE TORRESANI; illustrations en couleurs par F. DE MYRBACH.

Reliques Napoléoniennes, par F. M., avec une lettre de S. A. Monseigneur le Prince Napoléon Victor. Reproductions directes.

L'Honneur est satisfait! par JULES MOINAUX; illustrations de A. GUILLAUME.

COUVERTURE : *Bouquets champêtres*, par VICTOR GILBERT.

La Vie artistique

L'exposition des Pastellistes. — Cinquième exposition internationale de Blanc et Noir. — Les peintres graveurs. — Quelques mots sur les Salons. — Mysticisme et réalité. — Les primitifs de l'avenir. — Cadres et sujets. — Des funestes effets de la chasse aux récompenses. — Les ventes Dumas, Daupias, Bellino. — L'exposition des pastels de Gyp et des aquarelles de Madame Mazeline.

Nous écrivions dans une de nos premières chroniques de l'année que les amateurs de choses d'art trouveraient, cet hiver, de nombreuses occasions de satisfaire leur curiosité. Nous ne nous sommes pas trompé. Jamais les expositions artistiques, auxquelles vont bientôt succéder des ventes du plus haut intérêt (ventes des collections Daupias, Alexandre Dumas, Bellino...), ne furent plus multipliées. Faut-il parler des pastels réunis encore aujourd'hui dans les galeries de la rue de Sèze, et qui, lorsque paraîtront ces lignes, se seront déjà dispersés de tous côtés, comme de légers papillons aux ailes délicatement veloutées de poudre d'or et d'azur. Voilà certes une bien poétique image, mais qui, je le reconnais avec peine, s'applique très imparfaitement au sujet, en général. De nos jours, les pastellistes se soucient trop peu, sauf de rares exceptions, d'utiliser, comme il convient, l'impalpable matière qu'ils emploient. Ils appliquent avec une science remarquable, mais avec trop de vigueur, ce procédé si frêle, si délicat, à l'expression de sujets qui conviendraient mieux à la peinture à l'huile. Et, lorsqu'ils veulent bien convenir avec Latour, Greuze et la Rosalba, que le pastel a été surtout inventé pour fixer la fraîcheur éphémère des fleurs et le velouté de la peau humaine, surtout de la chair féminine, ils ne peuvent résister, ces puissants factureurs, au plaisir de briser le crayon fragile entre leurs doigts crispés, pendant que l'œuvre s'accroît sous des empâtements rembranesques, qui finissent par lui donner, malgré la légèreté de la matière, l'aspect d'une peinture à l'huile d'une matité lourde et opaque.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître que M. Thévenot a fait de M. Auguste Vacquerie un puissant et très vivant portrait, mais on me permettra de préférer, à cette sèche maçonnerie, qui, malgré la vigueur de son exécution, aura besoin d'un fixatif bien énergique pour se maintenir, les délicieuses images de femme si légèrement mais si définitivement formulées par Besnard, et ces hortensias d'Helleu, dont la caresse frôlante des crayons de couleurs pouvait seule rendre les fines et délicates nuances. Ces deux artistes me paraissent très respectueusement attachés aux bonnes traditions du pastel. La plupart des autres exposants, à part toutefois MM. Blanche, Eliot et Duez qui sont représentés par de jolis bouquets et par plusieurs portraits de femme, d'une originale élégance d'exécution, me font bien plus l'effet de sociétaires très consciencieux, que de pastellistes très convaincus.



Une douce et courtoise polémique s'est tout dernièrement engagée au sujet des origines de l'exposition de *Blanc et Noir*, entre M. E. Bernard, directeur actuel de cette exposition, et M. Durand-Ruel. Et comme, en général, de toute discussion naît la lumière, nous savons aujourd'hui que la première exposition de ce genre a été organisée par M. Durand-Ruel, et que M. Bernard n'a fait que reprendre, comme c'était d'ailleurs son droit, une idée dont la réalisation était abandonnée depuis de longues années. M. Bernard, il faut le reconnaître, a déployé une activité rare dans les diverses organisations de son exposition de *Blanc et Noir*, qui paraît s'être définitivement installée au Palais des Arts libéraux (Champ de Mars), après avoir débuté au pavillon de la Ville de Paris. Il fallait d'ailleurs, pour les vastes projets de M. Bernard, un aussi vaste local. Nous nous demandons même aujourd'hui, avec une certaine inquiétude, si le Palais des Arts libéraux sera dans l'avenir assez grand pour contenir toutes les œuvres qui figurent dans l'exposition de M. Bernard, sous cette simple et modeste rubrique de *Blanc et Noir*, et s'il ne faudra pas lui adjoindre le dôme central et la galerie des machines. C'est que M. Bernard nous apparaît comme un homme terriblement entreprenant et fort capable de saisir à un certain moment, dans sa puissante main, la direction de tous les Salons (j'allais dire de tous les magasins) réunis.

En somme, cette exposition de *Blanc et Noir*, où l'on en voit de toutes les couleurs, et qui renferme près de quatre mille numéros, mérite la visite du chercheur curieux mais patient. Par ces premiers jours de printemps, un pèlerinage artistique au Champ de Mars n'a rien de désagréable et on peut, pendant quelques instants, échapper aux sombres préoccupations de l'existence, en passant en revue les dessins, les gravures, les pastels, les aquarelles, les peintures, les miniatures, et jusqu'aux statues qui figurent à l'exposition de M. Bernard, devenue, sous sa fallacieuse enseigne, un véritable Salon, ayant pour annexe une section rétrospective de gravures. A vrai dire, cette der-

nière section de l'exposition, où ne figurent guère que des œuvres de réelle valeur, épreuves de choix, obligeamment prêtées par les collectionneurs d'estampes, est de beaucoup la plus intéressante. A côté de la collection (déjà vue) des estampes japonaises de M. Bing, et si complète depuis Massanobou et son école jusqu'à Outamaro et Kounisada, figurent, très habilement mises en lumière, les plus belles estampes (gravures sur bois, burin, eaux-fortes, camaïeu, à la manière noire, aquatinte...) des écoles allemandes, italiennes, espagnoles, hollandaises, anglaises, françaises, des xvi, xvii et xviii^e siècles. Il y a vraiment là une collection rare à étudier et dont le choix très heureux contraste d'une façon trop sensible avec l'amoncellement d'œuvres trop souvent médiocres, et qui constitue la partie moderne de l'exposition dite de *Blanc et Noir*. Si M. Bernard veut voir prospérer son entreprise, il faut qu'il se décide à faire appel aux lumières d'un jury d'admission un peu moins accueillant.



Nous sortons de la troisième exposition des peintres-graveurs qui vient de s'ouvrir dans la galerie Durand-Ruel, et nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs d'aller la visiter. C'est à coup sûr une des plus intéressantes manifestations artistiques de l'année. Nos regards ont été tout particulièrement attirés par les curieuses gravures sur bois en couleurs d'Henri Rivière, cet exquis fantaisiste du *Chat noir* dont la verve décorative fut si appréciée dans la *Tentation de Saint-Antoine*, la *Marche à l'étoile*, *Ailleurs...*

Les paysages bretons, de M. Rivière, ont une couleur japonaise des plus indiscutables et il s'y mêle parfois un étrange parfum de préraphaélisme familial, lorsqu'il y place des personnages. Alors on croit voir, singulièrement modernisée, toute une série d'estampes dues à l'intime collaboration d'une Kate Greenaway et d'un Hokusai ou d'un Kiyoshigé de Montmartre. Et néanmoins les essais de M. Rivière conservent une saveur très pénétrante d'originalité. Enfin ce qu'il est utile de répéter, ne fût-ce que pour rendre hommage au talent véritable de ce jeune et intéressant artiste, c'est que l'estampe japonaise est due à la triple et étroite collaboration du peintre, du graveur et de l'imprimeur et que M. Rivière a accompli cet incroyable labeur d'être tous les trois à la fois.

Mais si l'exposition de M. Rivière étonne le visiteur, celle de M. Helleu le charme. Sous ce modeste titre : *Etudes*, cet artiste, dont on a trop rarement l'occasion de parler, expose une vingtaine de planches à la pointe sèche, exécutées d'après nature et représentant différents types de jeunes femmes dans diverses attitudes. Il est impossible d'exprimer avec plus de délicate souplesse, avec plus d'élégance de touche, avec un art plus voluptueusement attendri, le charme de la femme. La suite féminine des pointes sèches de M. Paul Helleu obtient le plus vif succès, et ce n'est que justice.

Comme M. Helleu, M. Albert Besnard a pris la *Femme* pour thème inspirateur, mais au lieu de nous en peindre seulement la grâce individuelle dans des poses amoureuses ou simplement nonchalantes, il nous la fait voir à travers les joies et les misères de la vie, dans douze planches, eaux-fortes superbes auxquelles il a d'ailleurs donné pour légende « *Joies et misères* ». La série débute par le *Baiser d'amour* et toutes les planches suivantes ne sont que les représentations des suites tour à tour douloureuses et agréables de ce prélude absolument nécessaire à la vie... scènes parfois tragiques, parfois d'une douce mondanité, mais toujours saisissantes par l'intensité du caractère et la profondeur du sentiment.

Puis voici Zorn, le plus original peut-être, le plus puissant et le plus franc des aquafortistes modernes. Avec une grande simplicité de moyens, il arrive à de prodigieux effets de couleur sans utiliser aucun des procédés artificiels trop chers aux graveurs du jour et qui finissent par enlever à l'eau-forte sa belle et lumineuse franchise d'exécution. Parmi les neuf planches qu'il expose, toutes très remarquables, citons en première ligne un portrait magistral de M. Ernest Renan, que l'Administration des Beaux-Arts vient d'acheter pour le musée du Luxembourg. Il a représenté, avec une surprenante vérité, l'illustre écrivain dans son cabinet de travail, et il a su le saisir dans la poursuite d'une idée, le regard perdu dans le rêve, et fort peu préoccupé, du moins en apparence, de la présence de l'artiste qui cherchait à fixer ses traits. Mentionnons aussi un délicieux portrait de jeune fille, un cavalier surpris par l'orage, deux très beaux portraits du chanteur Faure et du peintre allemand Liebermann.... Voilà des sujets dont les belles épreuves doivent être religieusement conservées.

Des maîtres de l'eau-forte et de la pointe sèche, comme MM. Bracquemond, Desboutin, Guérard, Gœneute, Lepère, Zilcken, de Los Rios... occupent une place importante dans cette intéressante exposition, et il faut encore citer en bonne place les pointes sèches si modernes de MM. Albert, Maurin, Gaston La Touche, Henry Detouche...

Nous devons aussi une mention spéciale à la section lithographique qui est représentée par les très remarquables envois de MM. Lunois (un jeune maître), Jacques, Dillon, Chéret, Forain, Maurin... et où figurent déjà quelques-unes des planches qui doivent composer la première partie de la publication périodique lithographique, destinée à paraître prochainement sous la direction de MM. Léonce Bénédict (le nouveau conservateur du musée du Luxembourg), Dillon et Alboize, et dont les collaborateurs s'appellent MM. Lunois, Lepère, Forain, Chéret, Villette, Desboutin, Jacques, Maurin, Mauron, Aman Jean, Wisthler, Rodin, Fantin-Latour, Henri Martin, Dillon, J.-P. Laurens, Geoffroy, Dinet, Paul Leroy....



Il ne nous appartient pas de parler, en détail, des deux grands Salons annuels qui vont bientôt s'ouvrir. Nos lecteurs trouveront sur ces sujets de si haute actualité tous les renseignements voulus dans les colonnes du *Figaro-Salon*. Qu'il nous soit cependant permis de formuler ici une opinion, qui sans doute ne nous est pas personnelle, ou plutôt d'émettre une critique, que nous avons d'ailleurs entendu faire maintes fois, sans que pour cela elle ait été, jusqu'à ce jour, suivie d'heureux effets. Tant que nous tiendrons une plume, ou du moins aussi longtemps qu'il nous plaira de dire notre pensée sur les expositions de peintures modernes, nous ne cesserons de protester contre cette déplorable tendance qu'ont nos peintres, de chercher à attirer davantage notre attention, ou plutôt celle des membres du jury chargés de décerner les récompenses, et des commissions de l'Ecole chargées de procéder aux achats annuels et aux distributions de bourses de voyage, par des développements excessifs sur d'immenses toiles, de sujets simplement anecdotiques, comme le *Chemin du marché* (voir la toile de M. Vayson), noyant ainsi dans la mollesse forcée d'une exécution faussement décorative, toutes leurs qualités naturelles, et encombrant les musées de l'Etat, trop hospitalier, jusqu'à ce jour, pour ces compositions vides et creuses devant lesquelles se ferment forcément les portes des galeries particulières.

Le nombre de toiles démesurées qui figurent aux deux Salons, mais principalement au Salon des Champs-Élysées, où fleurit encore la puerile tradition des médailles, est considérable. Ce ne sont que scènes de genre, paysages, natures mortes... traitées sur la même échelle que le *Sacre de Napoléon I^{er}*, la *Bataille d'Aboukir*, et l'*Entrée des Croisés à Constantinople*... Pour couper le mal, pour obliger messieurs les peintres à mettre moins de prétention dans l'exposé de leurs petites idées, je ne vois que deux moyens : la suppression radicale des médailles, car tous ces écoliers ne mettent devant les yeux du jury des cadres remarquables, nous paraissent destinées à obtenir un brillant succès. Nous voulons parler de *L'homme entre le vice et la vertu*, œuvre fort incomplète et cependant très intéressante de M. Henri Martin (Champs-Élysées), et les *Pèlerins d'Emmaüs*, de M. Lhermitte (Champ de Mars), œuvre d'une très haute valeur artistique.

Ici, la formule est franche et originale, et nous sommes loin, malgré l'*intellectualité* du sujet, de la facture impersonnelle et vague des symbolistes de la Rose et Croix, ces étonnants révélateurs, ces joyeux primitifs de l'avenir.

M. Jean Béraud lui-même a été touché au front. Le peintre officiel du *Five o'clock*, du *Flirt* et du *Cotillon*, expose cette année une *Descente de croix*. O prodigieux effet de la Grâce ! Mais son Golgotha est si parisien et ses personnages si *fin de siècle*...

Nous recommandons vivement au visiteur les envois de deux jeunes, MM. Léopold Stevens et Carriès, qui auront, croyons-nous, bien que nouveaux venus, les honneurs du Salon du Champ de Mars.

Mais écartons-nous d'un sujet qu'il ne nous appartient pas de traiter ici...



Un des événements artistiques les plus importants du mois de mai, ce mois artistique par excellence, sera la vente de la collection de M. Alexandre Dumas fils, qui aura lieu le 11 et le 12, à l'Hôtel Drouot. Dumas avait dix-huit ans lorsqu'il acheta son premier tableau, c'était une baigneuse signée *Tassaert*. Il suffit de dire, pour donner une fidèle idée de l'importance de la collection qui va bientôt être dispersée aux quatre coins du monde, que depuis cette époque l'illustre écrivain ne cessa d'acheter, et toujours avec le plus fin discernement, les œuvres les plus remarquables de la peinture moderne, n'ayant d'autre guide que son intelligent éclectisme. Il contribua beaucoup à mettre en lumière le nom de ce malheureux Tassaert, cet artiste d'une si pénétrante émotion, un des plus fins coloristes du siècle, et qui n'est pas encore aujourd'hui assez universellement connu, malgré les si grands éloges qu'en firent les premiers écrivains de son temps. Michelet disait de lui : « C'est un grand peintre, le Corrège de la souffrance ». Charles Blanc l'a appelé « le Prud'hon des pauvres » ; et Théophile Gautier l'a baptisé « le Corrège de la mansarde ». La collection Dumas ne renferme pas moins de trente Tassaert, des Corot, des Delacroix, des Fromentin, des Troyon, des Millet, des Th. Rousseau, des Jules Dupré, des Diaz, des Meissonier, des Fortuny, des Descamps, des Jacques, des Vollon, des Lefebvre... puis des Chardin, des Fragonard, des Boucher, des Prud'hon, des Michel...

On peut voir en tête de ce numéro la reproduction d'une des plus curieuses toiles de cette collection : *Centaures et centauresse*, étrange fantaisie d'un artiste qui fut à la fois un peintre de grand talent et un écrivain de premier ordre.

Fromentin exécuta en 1868, cette belle toile qui mesure deux mètres de hauteur sur un mètre trente centimètres de large.

La vente Dumas sera suivie de près par la vente de la collection du vicomte Daupias. Cette belle collection va quitter définitivement le magnifique hôtel qui s'élève à Lisbonne, sur les bords du Tage, non loin de la tour de Belem. C'est dans cette résidence vraiment princière et qui rappelle, par la disposition de ses galeries et de ses petits salons intelligemment éclairés, le musée du Prado, que M. Daupias avait réuni tant de chefs-d'œuvre. Il en faisait les honneurs avec une parfaite bonne grâce et nous ne saurions oublier les heures charmantes que nous passâmes naguère dans ce véritable musée artistique

dont les murs étaient recouverts d'œuvres signées des noms de Vanduyck, Greuze, Watteau, Terburg, Prud'hon, Isabey, Millet, Couture, Delacroix, Robert Fleury, Regnault, Decamps, Meissonier, Gérôme, Fromentin, Fortuny, Baudry, Detaille... de Nittis, Pradilla, Wahlberg, Kaulbach, Madrazzo, Palmarolli, Chelmonski, Willems, Boldini, Munkacsy, Levis-Brown...

Puis viendra la vente Bellino dont le catalogue ne contiendra qu'un chiffre relativement restreint de numéros, mais où l'on verra figurer : *Un troupeau de moutons au parc, la nuit*, de Millet, une superbe répétition réduite au quart de la *Mort de Sardanapale*, le *Petit pont*, de Rousseau, des Corot, des Diaz, des Troyon, des Daumier... la *Cuisinière* de Boudin, un petit chef-d'œuvre...



Notre revue artistique du mois sera incomplète si nous n'adressions nos sincères félicitations à Gyp, qui est très en progrès, et dont les pastels spirituels et d'une couleur charmante, ont fait pendant un mois du grand couloir de la Bodinière, une véritable galerie d'art où les plus fins connaisseurs aimaient à venir se récréer l'œil. — Depuis vingt-quatre heures, ils ont fait place aux brillantes aquarelles de Madame Jehanne Mazeline, dont la très intéressante exposition obtient également un vif succès. — Il m'est vraiment très agréable de pouvoir complimenter ces deux artistes de talent et de prouver ainsi à la très gracieuse présidente de la Société des femmes peintres et sculpteurs qu'il n'y a aucun parti pris dans ma critique et que je me soucie fort peu du sexe des signatures.

ARMAND DAYOT.

Les Livres

On est tout à fait à Raffet en ce moment et l'exposition de ses œuvres, ouverte depuis quelques jours, est comme l'apothéose de l'hommage national rendu à son immense talent. Pour payer, elle aussi, son tribut d'admiration au grand dessinateur, la librairie ne pouvait mieux faire que d'offrir au public, dans des éditions illustrées, la reproduction des plus importantes compositions du maître. On ne saurait trop féliciter l'ancienne Maison Quantin et la Librairie illustrée d'avoir mis à exécution cette patriotique et généreuse pensée.

Raffet et son œuvre, publié par la première, est un remarquable ouvrage qui se recommande autant par l'intérêt du texte, dû à la plume experte de notre collaborateur M. Armand Dayot, que par le choix et le rendu parfait des dessins. Dans le *Raffet, peintre national* de M. Beraldi, paru à la Librairie illustrée, le lecteur trouvera outre de nombreuses illustrations, une intéressante notice biographique de l'artiste et un catalogue complet de son œuvre.

Cette double publication constitue deux « Albums-souvenir », ainsi que l'a dit fort justement un de nos confrères, que tous les bibliophiles voudraient avoir dans leur bibliothèque.

A signaler chez Calmann-Lévy, trois nouveaux volumes, autrement dit, trois nouveaux succès et du plus franc aloi. C'est d'abord le tome premier du *Théâtre complet d'Octave Feuillet*, qui contient le *Pour et le Contre*, la *Crise*, *Péril en la demeure*, le *Village*, la *Fée*, et le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Le théâtre de l'auteur de *Monsieur de Camors* est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire ici l'éloge.

Passons au volume de M. Julien Beer de Turique qui emprunte son titre à l'une des nouvelles du livre : *le Meuble florentin*. M. Beer de Turique ne pouvait choisir mieux, car la nouvelle, très curieuse de conception, d'un intérêt gradué qui ne se dément pas un instant, est racontée dans un style délicat qui en rehausse encore la saveur. Le reste du volume se recommande par la variété des sujets et l'ingéniosité avec laquelle ils sont traités.

Kari-Kari, telle est l'étiquette quelque peu singulière sous laquelle M. Ludovic Halévy a réuni six délicieuses études qu'on jugera trop courtes bien certainement et dans lesquelles l'observation si fine et si parisienne du charmant écrivain se retrouve tout entière. Répudiant tous les pathos symboliques et autres, l'auteur des *Petites Cardinal* écrit simplement en une langue bien concise, en un style bien pur, d'adorables petits récits dont il se dégage toujours une idée philosophique qu'on chercherait en vain dans la plupart des incohérentes élucubrations de la nouvelle école. Tel est le cas de *Guignol*, une des six nouvelles où l'exquis conteur a su résoudre sous une forme légère, cette fastidieuse question de la rénovation de l'art dramatique autour de laquelle les nouveaux venus dans la carrière mènent si grand tapage, pour faire croire sans doute qu'elle intéresse au plus haut point le public qui n'en a cure. Nous retrouvons aussi dans ce recueil, *Tom et Bob*, dont le *Figaro illustré* a eu naguère la primeur. Avec son nouveau volume, M. Ludovic Halévy est assuré du même succès que remportera avec le sien, M. Jules Claretie, son collègue à l'Académie.

Dans l'*Américaine*, l'aimable administrateur de la Comédie, jetant bas une légende absurde trop longtemps accréditée, nous trace des Américains un portrait tout différent de celui sous lequel on s'est plu à nous les représenter jusqu'ici. Son plaidoyer tend à prouver que de tout temps on a exagéré le scepticisme de nos voisins d'outre-mer, et que la continuelle préoccupation qu'ils ont des affaires — *business* comme disent les anglais, n'étouffe pas chez eux la sensibilité du cœur. Les éditions qui s'enlèvent chez Dentu prouvent amplement que M. Jules Claretie a gagné sa cause haut la main.

A la même librairie, M. Albert Bataille, chroniqueur judiciaire du *Figaro*, continue la publication de ses *Causes annuelles et mondaines, année 1891*. Le nouveau recueil est d'autant plus intéressant que l'année dernière a été particulièrement fertile pour la chronique judiciaire ; entre tant d'autres causes retentissantes, les lecteurs y trouveront l'affaire Fouroux, celle de Bouly de Lesdain, le procès de Madame Achet, le procès de Madame Weiss, etc., etc...

L'Art et la Nature, de Victor Cherbuliez (Hachette et C^{ie}), prouvent

qu'un livre de pure esthétique peut présenter plus d'intérêt qu'un roman. L'auteur y explique les opérations psychologiques et matérielles à la fois au moyen desquelles la reproduction d'un objet devient une œuvre d'art en passant à la fois par le génie et la main de l'artiste et par les sens du spectateur qui le goûte.

C'est un livre précieux, non seulement pour les professionnels de la plume, du pinceau et de l'ébauchoir, mais aussi pour les esprits cultivés qui, sans pratiquer l'art, veulent se rendre compte des impressions qu'ils reçoivent et aiment à analyser leurs jouissances, savoir pour quoi une œuvre leur plaît plutôt qu'une autre.

Inutile de dire que l'éminent académicien, dont le style clair est l'ennemi du fatras psychologique, a banni de son livre toute terminologie philosophique.

L'*Histoire contemporaine 1789-1889*, de M. F. Corréard (G. Masson, éditeur), est conçue selon la nouvelle méthode : c'est la psychologie des peuples, évoluant selon les lois du progrès que contrarient, avec plus ou moins de succès, les directions rétrogrades, héritage des temps passés, appliquées par les gouvernements monarchiques.

Sans être taxé de parti pris, et en acceptant les procédés dits scientifiques des jeunes historiens, on peut se demander si l'expérience des gouvernements non monarchiques est suffisamment complète pour qu'on puisse en proclamer la supériorité.

M. F. Corréard a cru devoir emprunter les chapitres qui forment la péroraison de son œuvre, à M. Seignobos, dont j'ignorais, je l'avoue, l'autorité en matière historique et dont la qualité dominante n'est point cette impartialité sereine, qui fait les bons historiens.

Mentionnons pour finir, le livre de M. Marcel Prevost, *Lettres de femmes*, qui a retrouvé en librairie la même vogue qu'à son apparition dans un des derniers suppléments du *Figaro*.

R. M.

L'édition du *Tout-Paris* vient de paraître avec les nombreuses corrections et modifications que nécessite le mouvement parisien dans le courant d'une saison.

Le *Tout-Paris* qui est l'annuaire par excellence de la haute société parisienne et du monde des lettres et des arts, a été considérablement augmenté cette année.

Le prix du *Tout-Paris* est de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

Il n'est pas toujours facile pour les gens du monde d'organiser une réunion lyrique ou dramatique. L'*office des Théâtres*, boulevard des Italiens, n° 15, se charge de cette organisation pour matinées et soirées particulières, et procure, dans des conditions de prix très accessibles, les artistes de tous genres pour bals, concerts, opérettes, comédies, monologues, marionnettes, ombres chinoises, etc., etc.

Le Musée Grévin a reconstitué la scène de l'arrestation de Ravachol.

Le portrait de l'anarchiste est très ressemblant.

Inutile de dire que ce tableau est, en ce moment, le clou des souterrains de la galerie du boulevard Montmartre.

LE D'SSUSD'SSOUS

(QUESTION NOUVELLE)

On taille 21 petits rectangles dans du carton blanc; ces rectangles, tous égaux, ont une de leurs dimensions double de l'autre : 1 centimètre et 2 centimètres paraissent convenables.

Avec de la couleur rouge et de la bleue on teint leurs faces de façon à obtenir un jeu ainsi composé :

4	cartons	blancs	sur les deux faces,
4	—	bleus	— — —
4	—	rouges	— — —
3	cartons	blancs	sur l'une des faces et bleus sur l'autre,
3	—	bleus	— — —
3	—	rouges	— — —

On dispose alors les cartons de façon à obtenir la figure suivante :



Il ne sera pas difficile de composer cette figure, mais ce qui le sera un peu plus c'est d'avoir adopté une disposition telle que, retournant sans dessus dessous tous les cartons et les remettant à la même place, on obtienne une nouvelle figure, analogue à la précédente, c'est-à-dire composée de trois bandes, chacune d'une couleur différente.

La solution de cette question sera donnée dans le prochain numéro.

GEORGES LAUN.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyage aux Stations d'hiver : PAU, BIARRITZ, ARCACHON

Depuis quelques années déjà le public mondain manifeste une tendance de plus en plus marquée à fréquenter les stations hivernales du Golfe de Gascogne et des Pyrénées.

Il est vrai que l'on trouve pour ces déplacements des facilités exceptionnelles comme rapidité du trajet, confortable des voitures et des réductions sur les prix des tarifs.

Ainsi, le trajet de Paris à Pau, Biarritz, Arcachon, etc., environ 200 lieues, peut être effectué en 15 heures environ.

Indépendamment du train de luxe qui dessert ces stations à des jours déterminés, le train qui part de Paris (gare d'Orléans) à 8 h. 20 du soir comporte deux voitures de 1^{re} classe qui circulent : l'une entre Paris et Pau et vice versa, et l'autre entre Paris et Biarritz et vice versa. Ces voitures ont habituellement un compartiment de lits-toilette si apprécié du public. Une voiture semblable circule également entre Paris et Arcachon et vice versa, cette voiture est attelée au train rapide partant de Paris (gare d'Orléans) à 9 h. 15 du matin.

Les réductions de prix peuvent être réalisées par l'emploi des combinaisons suivantes :

1^{re} Des billets d'aller et retour de famille, de 1^{re} et de 2^e classe réduits de 25 %, 30 %, 35 % et 40 %, sur les prix du tarif général suivant que le nombre de personnes est de 3, 4, 5, 6 et plus et pour une distance d'au moins 500 kilomètres, aller et retour compris. Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée et leur durée de validité peut être prolongée moyennant le paiement d'un supplément.

2^e Des billets d'aller et retour avec réduction de 25 % valables 10 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec faculté de prolongation moyennant le paiement d'un supplément.

3^e Enfin, des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents, permettant de visiter le centre de la France et les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne :

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement pour chaque période d'un supplément de 10 % du prix du billet.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS, L'ALLEMAGNE et la RUSSIE (Services directs).

Cinq express sur Cologne, trajet en 10 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir.
Départs de Cologne à 8 h. 30 du matin, 1 h. 15 et 10 h. 54 du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 05, 9 h. 38 et 11 h. 50 du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Main, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.
Départs de Francfort à 8 h. du matin, 5 h. 14 et 10 h. 43 du soir.

Un express sur Saint-Petersbourg, trajet en 62 heures.

Départs de Paris à 11 h. du soir.
Départs de Saint-Petersbourg à 6 h. 25 du soir.

Un express sur Moscou, trajet en 80 heures.

Départs de Paris à 11 h. du soir.
Départs de Moscou à 6 h. 30 du soir.

LE FIGARO-SALON DE 1892

PAR CHARLES YRIARTE

Cent reproductions en phototypogravure

Des principales œuvres de l'exposition de la Société des artistes français (Champs-Élysées) et de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente chez tous les libraires et à l'hôtel du *Figaro*.

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Souscription aux six fascicules composant l'album complet : franco, 13 francs 50.

Carton-emboîtement spécial : 2 francs 50 (franco par poste : 3 francs 50).

Le premier fascicule (Champs-Élysées), contenant la *Sortie de la garnison d'Huningue*, par Edouard Detaille, est en vente.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le *Figaro Illustré* sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

MADAME MADELEINE LEMAIRE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

PREMIÈRES ROSES

Ayuntamiento de Madrid



LE BOULET

PAR ÉDOUARD ROD



VEC quelle ardeur, avec quel élan, avec quelle force de vivre, un homme à l'imagination active et tendre, sorti depuis peu d'une passion malsaine, mais vite restauré, grâce à la sève éternelle qui coule de son cœur, se jette dans un nouvel amour !... Il s'était juré de ne plus « se laisser prendre », ayant déjà derrière soi trop de décevantes expériences ; de vieillir, puisque l'âge avance ; de faire bientôt un de ces mariages de raison qui, pour les tempéraments amoureux, sont ce que le régime est pour les gourmands quand vient la goutte. Serments de buveur d'absinthe !... Bientôt il s'aperçoit que la source qu'il croyait tarie est toujours vive : quelques regards échangés, quelques sourires, un charme inconnu, nouveau, qui ne ressemble point à l'autre, et voilà sa résolution évanouie. Il oublie ses trente-cinq ans, son commencement de calvitie, ses déceptions, son indifférence d'emprunt, son artificielle sagesse : il se sent jeune, il est rempli de foi, il croit retrouver les fraîches angoisses de sa vingtième année. Il renaît, enfin, il aspire au bonheur, il rêve, son imagination lui rouvre les portes de son paradis habituel, il erre avec ravissement par cet Eden dont il a battu les sentiers les plus secrets, et que pourtant il ne reconnaît point.

Cet état délicieux était celui de René Feuquières quand, par un splendide matin de Juillet, il descendit de wagon, à la gare d'Aix-les-Bains.

Quelques mois auparavant, à la fin de l'hiver, il rompait une liaison qui se prolongeait depuis quatre années : liaison fatigante, qui l'avait promené de salon en salon, et orageuse, à base de méfiance réciproque, presque de haine. Aussi les premières ivresses étant oubliées dans le soulagement irrité de la rupture, cette liaison lui laissait de tels souvenirs, qu'il ne comprenait ni comment ni pourquoi il lui avait abandonné quatre années de sa vie, quatre années précieuses, parmi les dernières qu'il pût consacrer à l'amour. Rien, se répétait-il souvent, ne justifiait la durée de cet

attachement. Sans doute, l'héroïne en était belle : d'une beauté discutable, encore, que d'aucuns auraient trouvée trop mûre ou trop dure, trop positive en tout cas, complètement dépourvue de ce charme indéfinissable que la grâce de l'âme ajoute à la splendeur de la forme. D'ailleurs, qu'est-ce que la beauté ? Est-ce pour la beauté qu'on aime ?... Et vraiment, cette maîtresse si longtemps subie, que les journaux, quand on l'avait vue aux Courses, aux premières ou à quelque fête, appelaient « la belle baronne de Rémy », n'avait pour elle que sa beauté. Son cœur était sec — épuisé, peut-être — car René avait connu la douleur des jalousies rétrospectives. Son caractère, comme son cœur, se ressentait d'une vie irrégulière presque jusqu'à la débauche, quoique toujours sous la complice hypocrisie des convenances à peu près sauvegardées : il était marqué des mêmes meurtrissures. Et égoïsme, jalousie, médiocrité, vanité, susceptibilité, acrimonie, voilà les mots que son souvenir évoquait ! Et ses défauts n'avaient pas même la douteuse excuse d'être discrets : ils s'épalaient. Elle avait les allures cassantes, agressives, le verbe haut, le rire affecté, l'aplomb malséant des demi-mondaines. Elle n'était pas une vraie femme, les orages de son existence ayant emporté sa retenue, sa modestie, sa pudeur. Ce qui lui restait de sa féminité, c'était comme un bijou dont on a changé les précieuses perles en perles fausses. Il n'y avait pas jusqu'à sa voix qui ne trahît sa déchéance, même quand elle voulait se faire douce et câline ; et quand elle en haussait le diapason, aux heures des reproches, des colères, des ironies, ses éclats sonnaient toutes les fêlures de l'âme... Des ruptures prématurées s'étaient résolues en réconciliations incomplètes ; et c'était en cahotant que la liaison de René Feuquières avec cette femme s'était ainsi trainée jusqu'au jour où elle sombra dans une dernière scène de violence, parmi des pleurs, des cris, des invectives et des menaces.

Rien ne restait donc à René de cette passion bien éteinte, rien que le monceau de débris et de cendres que les désastres laissent après eux. Il y songeait avec amertume, comme on se rappelle ses mauvaises heures, ses mauvaises pensées, ses mauvaises actions. Il s'efforçait de la chasser de sa mémoire, qu'elle obstruait quand même. Il la rendait responsable de la diminution de lui-même qu'il croyait constater irrévocablement, de la paresse de son cœur qu'il jugeait définitive, de la méchante ironie de ses pensées. « Je ne valais pas cher, se disait-il parfois,

et je ne vaud plus rien. Elle m'a achevé. C'est fini. » Et, au lieu de le caresser avec un reste de tendresse, il maudissait le nom de Gabrielle de Rémy.

Cependant, au moment même où, après un court voyage, René Feuquières commençait à oublier, pendant cette période où le cœur convalescent est plus faible, il rencontra chez des amis appartenant au monde de la magistrature, les Lambel, une famille de province que l'Exposition avait amenée à Paris. C'étaient trois personnes — le père, la mère et leur fille unique — aux allures un peu guindées qu'ont volontiers ces familles de vieille bourgeoisie qui depuis des siècles habitent la même ville, de fort bonne compagnie d'ailleurs, mais aussi différents qu'on peut l'imaginer du monde où Madame de Rémy, depuis quatre ans, entraînait Feuquières. M. Soulangue appartenait au barreau de Rouen : assez gros et très rond, de peur de paraître provincial, il s'efforçait, sans d'ailleurs y réussir, à réprimer sa jovialité naturelle. Madame Soulangue, qui venait de dépasser la quarantaine et n'avait aucune prétention, était de ces femmes qui se sont entièrement sacrifiées à leurs devoirs d'épouses et de mères, qui, de ce sacrifice, ont conservé une certaine dignité effacée, réservée et grave, et qui inspirent à ceux qui les approchent une sorte de respect affectueux : elle s'entendait à tout, mais ne parlait guère, et par les quelques mots qu'elle jetait dans les conversations faisait regretter son silence. Leur fille se nommait Antoi-



nette. Elle venait d'atteindre ses dix-huit ans. Elle était grande et bien prise, avec un teint très blanc, la singularité de cheveux blonds et d'yeux sombres, rappelant par la régularité un peu froide de son visage les traits traditionnels de la beauté anglaise. Simple, naturelle, rougissant facilement, elle avait, dans ses toilettes toujours très simples, la grâce d'une fleur de vieux jardin.

René, la première fois qu'il la vit, causa avec elle de la Tour Eiffel, du théâtre annamite, des danseuses javanaises, la trouva sensée, gracieuse et gentille, et la quitta sans seulement se douter qu'il l'eût remarquée. Mais le lendemain, il désirait la revoir. Il retournait chez les Lambel. Puis, comme il n'aurait pu justifier des visites trop assidues dans une famille où il n'avait jamais été très empressé, il s'en fut à deux ou trois reprises courir le Champ de Mars, en comptant vaguement sur le hasard. Le hasard l'ayant un jour favorisé, dans la rue du Caire, il insista pour montrer à ses amis les vases d'Émile Gallé. M. Soulangue les trouva « trop petits » ; madame Soulangue ne dit rien ; Antoinette fit quelques remarques que René trouva charmantes. Et deux jours après, pour être sûr de les retrouver, il guettait leur sortie, les suivait, les rencontrait encore, acceptait quelques rafraîchissements au restaurant Roumain. Là, pendant que vibraient les violons, et tout en observant d'un œil furtif le joli mouvement d'Antoinette quand elle portait sa cuillère à ses lèvres, il s'extasia sur le hasard qui s'amusait ainsi à les réunir, parmi la cohue des visages inconnus.

« Malheureusement, dit M. Soulangue, cet heureux hasard ne se renouvellera plus : nous venons pour la dernière fois à l'Exposition et nous partons après-demain.

— Déjà ! s'écria René... Vous êtes donc bien pressés de rentrer à Rouen ?

— Nous ne rentrons pas à Rouen, expliqua M. Soulangue... J'ai eu cet hiver une attaque de rhumatisme... Hélas ! c'est l'âge qui vient !... et mon médecin m'a ordonné les eaux... Nous allons passer un mois à Aix-les-Bains.

— C'est à croire, dit René en souriant, que le hasard s'est promis de ne pas nous séparer... J'y vais aussi, à Aix, à la fin de la semaine... A quel hôtel descendez-vous ?...

— A l'hôtel de ***.

— C'est aussi le mien !... Avouez que la coïncidence est singulière...

— Et heureuse, dit aimablement Madame Soulangue.

M. Soulangue approuva.

— Vous avez donc aussi des douleurs ? demanda-t-il.

— Non, non, fit René avec empressement... J'ai besoin de repos, voilà tout... Et je vais à Aix pour l'air, qui y est excellent...

— Alors, nous nous retrouverons...

— Nous nous retrouverons, et je serai très heureux... »

René se trompait-il ? Il avait cru voir passer un éclair de plaisir dans les yeux d'Antoinette, quand il avait parlé de son prochain départ. Et c'était, certes, une juste récompense pour la rapidité de sa décision et l'adresse avec laquelle, à ce qu'il croyait du moins, il avait caché son jeu. D'ailleurs, le soir même, après avoir causé une heure de l'Exposition avec Madame Lambel, Madame Soulangue était renseignée sur le caractère, la position sociale, la fortune et les habitudes de M. René Feuquières, qu'elle ne connaissait pas huit jours auparavant et qui pourtant, se disait-elle, ferait un gendre très acceptable...

C'est moins d'une semaine après ces incidents que René arrivait à Aix.

Ayant fort bien dormi dans son sleeping, il se trouvait en excellentes dispositions pour jouir de cette belle matinée d'été : lui qui, d'habitude, se levait fort tard — étant oisif et mondain — il admira, les prenant pour des phénomènes très rares, les vapeurs légères qui brouillaient l'atmosphère, il s'étonna des tons inhabituels des dentelures de l'horizon, il savoura la pureté de l'air. Tellement qu'il se permit d'abréger sa toilette et de renoncer à son déjeuner, pour se livrer tout entier à ces fraîches impressions nouvelles. Mais, sa toilette achevée, la faim le prit, il lui fallut son thé et ses œufs à la coque, et quand il fut enfin dehors, en complet clair, la canne à la main, le soleil était déjà monté dans le ciel implacablement bleu, ayant bu toutes les fantasmagories des heures vagues du matin :

« Ce sera pour demain, se dit René... Ici, il vaut au moins la peine de se lever de bonne heure... »

Et après avoir erré par quelques routes, il s'en vint flâner devant l'établissement de bains, dans l'espoir d'entrevoir les Soulangue. Il ne les aperçut pas. En revanche, il serra la main à une dizaine d'amis :

« Tiens ! vous êtes ici !... Vous avez donc des rhumatismes ?... »

— Non, je n'ai pas de rhumatismes... Je viens me reposer, voilà tout.

— Vrai !... Eh bien, vous allez trouver beaucoup de monde, le demi-quart du Tout-Paris...

Un fâcheux ajouta même, avec un sourire équivoque :

— Il y a même des personnes qui, je crois, vous intéresseront... »

Et René, craignant que son secret ne fût éventé, ne demanda aucune explication.

A son hôtel, où il rentra une demi-heure avant le déjeuner, il s'informa des Soulangue et se fit retenir une place auprès d'eux à la table d'hôte. Son cœur battait, une émotion délicieuse l'envahissait. Il se dit : « Je vais la revoir... je suis comme un enfant !... » Et cette double pensée le ravit. Pourtant, il eut la patience d'attendre dix longues minutes après que le gong chinois eût appelé les convives ; et il entra dans la grande salle d'un air parfaitement calme, quoiqu'il fût en réalité troublé comme un adolescent.

Tout se passa comme il l'avait prévu. M. Soulangue l'accueillit avec quelques exclamations sympathiques ; Madame Soulangue le salua un peu cérémonieusement ; il crut voir un éclair rapide dans les yeux d'Antoinette. Par malheur, elle était placée entre ses parents, et lui se trouvait à côté du père : il ne voyait presque rien d'elle, et devait en échange se prêter au babil de M. Soulangue. Celui-ci, très important, très personnel, parlait sans arrêter de sa cure, des baigneurs, des masseurs, des malades et des médecins. Familier avec tout le personnel d'Aix, il entraînait dans mille détails ; il savait par le menu tout ce qu'on disait des projets d'établissement de la reine d'Angleterre ; il connaissait toutes les personnes de marque qui fréquentaient le Casino ou l'établissement.

René, un peu inquiet, pensait que ce bavardage se répéterait tous les jours deux fois ; son enthousiasme en baissait un peu. Et

comme il écoutait avec résignation, une question saugrenue se formula dans son esprit : « Pourquoi les jeunes filles ont-elles des parents?... » Question irrévérencieuse, oiseuse et insidieuse, qui aurait pu l'entraîner fort loin s'il l'eût poursuivie, comme la loquacité de M. Soulange lui en laissait le loisir. Mais le cours de ses pensées fut brusquement détourné : remarquant que plusieurs personnes regardaient vers la porte, il fit comme elles ; et il resta pétrifié...

C'était bien Madame de Rémy qui venait d'entrer.

Elle entra, en toilette presque excentrique, maquillée comme au théâtre, portant avec apprêt les restes insolents de sa beauté, faisant du bruit comme elle en faisait toujours, même quand elle était immobile et ne disait rien. Il pâlit en voyant qu'elle l'avait remarqué et ne le quittait pas des yeux. Elle, avec une affectation de calme et de lenteur, traversa toute la salle, et vint s'asseoir à une place restée vide à côté de lui. Ils se saluèrent. René était cérémonieux et embarrassé. Mais Madame de Rémy se pencha familièrement vers lui, se dit ravie de la rencontre, s'informa de ce qu'il faisait à Aix, le forçant à causer. Cela dura quelques minutes.

Heureusement qu'on était au dessert, et qu'il put se lever de table en même temps que les Soulange, en laissant la retardataire au poisson. Il prit le café sur la terrasse avec ses nouveaux amis. M. Soulange, qui avait observé en arrondissant les yeux la nouvelle venue, finit par lui demander, à brûle-pourpoint :

« Vous connaissez donc cette dame, qui est arrivée en retard ?... »

Il répondit froidement :

— Oui, un peu...

Mais on ne le tint pas quitte :

— Et c'est ?...

— Madame la baronne de Rémy.

— Ah !... »

Évidemment, M. Soulange était fort intrigué, car il hésitait à demander d'autres renseignements ; au bout de quelques secondes, la curiosité l'emporta :

« Une vraie baronne ? fit-il d'un ton un peu sceptique. »

— Certainement, une vraie baronne...

Alors, il éprouva le besoin de s'excuser de son doute :

— C'est que, vous comprenez, sa toilette... D'ailleurs, à table d'hôte... C'est égal, les femmes du monde ne devraient pas s'habiller comme... les autres !... »

Il n'insista pas davantage, et René put enfin échanger quelques propos avec Antoinette. D'ailleurs, il était complètement décontenancé, et il se retira dès qu'il le put pour réfléchir aux embarras qu'allait sûrement lui créer cette rencontre inattendue. Que faire donc ?... Éviter Gabrielle ? Il la rencontrerait partout. — Lui demander une explication ? Mais laquelle ?... Madame de Rémy ne pouvait pourtant pas disparaître du monde pour lui faire place ; ils étaient destinés à se rencontrer de nouveau, tôt ou tard... Une autre femme, sans doute, eût évité de le reconnaître : elle, n'avait ni assez de dignité, ni assez de générosité pour agir ainsi ; et si elle devinait quelque chose de ses sentiments nouveaux, il la connaissait assez pour savoir que, par esprit de vengeance, elle s'efforcerait de lui nuire... Aucun moyen de prévenir le danger ; et vraiment, même à supposer qu'il n'y eût aucun péril, René jugeait sa situation intolérable : s'asseoir à chaque repas entre la maîtresse de la veille et la fiancée du lendemain, les voir sans cesse à côté l'une de l'autre et peut-être se connaître bientôt, se sentir haineusement épié dans ses intentions, dans ses pensées, dans ses regards, qui sait ? découvrir à la jeune fille naïve, mais fine, une ombre d'un passé qu'elle doit ignorer à jamais, — c'étaient là les désolantes alternatives où

Feuquières se débattit tout l'après-midi, étendu dans un fauteuil ou arpentant sa chambre. Il eut l'idée de repartir ; puis, ne pouvant prendre une si brusque décision, il ne songea plus qu'à gagner du temps. Il alla dîner dans un restaurant : là, au moins, il ne serait pas entre les deux. Mais à peine avait-il avalé son potage, qu'il entrevit une conséquence probable de son absence, à laquelle il aurait dû songer plus tôt ; Madame de Rémy se trouverait à côté de M. Soulange, et sûrement, bavards, *en dehors* comme ils étaient l'un et l'autre, ils lieraient conversation. Il le voyait bien, maintenant : quoi qu'il fit, quelques ruses qu'il employât, il ne pourrait éviter cette femme. Elle se dressait entre son bonheur et lui. Malgré la rupture, le passé subsiste : on ne l'efface pas, il peut toujours surgir à l'heure de son choix, tel que l'a créé la fantaisie d'une heure ou l'aveuglement de quatre années, et réclamer ses droits... Et ce fut presque en désespéré, qui s'attend à tous les mauvais coups du sort, que René se dirigea vers le Casino.

Les Soulange écoutaient l'orchestre Colonne, posément, sans enthousiasme ni fatigue :

« Ah ! vous voilà ! dit familièrement M. Soulange à Feuquières, dès qu'il l'aperçut... Qu'êtes-vous donc devenu ?... Nous avons causé de vous, avec la baronne... C'est une femme très distinguée, malgré ses airs un peu... évaporés... Asseyez-vous donc là, vous nous direz ce que vous savez d'elle... Il faut bien connaître un peu les gens avec qui l'on va passer trois semaines, n'est-ce pas ? »

René s'assit, expliqua que pendant quelque temps il avait beaucoup fréquenté la maison de Madame de Rémy, mais qu'à la suite d'une longue absence il l'avait un peu perdue de vue. Il eut mille peines à détourner la conversation, que M. Soulange ramenait sans cesse. Enfin, Antoinette ayant manifesté le désir de changer de place, il obtint la permission de lui offrir le bras pour faire avec elle le tour des salons.

Antoinette n'était pas une jeune fille du répertoire de M. Alexandre Dumas : ses dix-huit ans n'avaient pas d'esprit, ou ne le montraient pas encore. Peut-être se trouvait-elle un peu gênée, au bras de cet homme qu'elle connaissait à peine, mais dont son

intuition lui dévoilait vaguement le cœur. Quant à lui, accoutumé à la conversation des femmes, il ne savait que dire à cette enfant, dont la petite main délicatement posée sur sa manche le remplissait pourtant d'un bonheur inconnu, d'un bonheur timide, craintif, respectueux et tendre. En sorte que, quoiqu'il détestât les banalités, il en fut bientôt à lui demander :

« Aimez-vous la musique, mademoiselle ?... »

Elle répondit :

— Oh ! beaucoup, monsieur !...

— Et sans doute, vous êtes musicienne ?...

— Je joue un peu du piano... »

Il se désolait de ces phrases niaises, et n'en trouvait pas d'autres ; il craignait de paraître ridicule, d'autant plus qu'il crut remarquer une petite flamme d'ironie dans les jolis yeux limpides de sa compagne. « Ah ! se disait-il dans les intervalles de leur piteuse conversation, cette simple enfant est un instrument délicieux, dont j'ignore le secret... Et c'est notre châiment, à nous qui avons trop aimé les mauvaises femmes, de ne savoir que dire à celles que nous respectons... » Pourtant, comme ils passaient devant la porte du salon de jeu, il lui demanda si elle y était jamais entrée :

« Non, répondit Antoinette, les yeux brillants de curiosité... Papa ne veut pas m'y conduire... Il dit qu'il ne résisterait pas à la tentation... »

Allons ! pensa René, elle a du moins le défaut de toutes les femmes : elle est curieuse.

— Eh bien ! venez-y avec moi ! proposait-il.

Elle s'arrêta et secoua la tête :



— Je n'ose pas... On me gronderait !
 — On ne le saurait pas !...
 Il frémissait d'aise à l'idée d'avoir avec elle un mystère, un secret ; mais elle lui dit gravement :
 — Non, merci... Je ne fais jamais rien en cachette.
 — Alors, reprit-il après un instant de réflexion, allons demander la permission !
 — Allons !... »
 Les parents se consultèrent du regard, comme s'il s'agissait d'une chose très sérieuse. Madame Soulange, évidemment,

désapprouvait, mais n'osait le dire. A la fin, M. Soulange se prononça :

« Vas-y donc, puisque tu en as envie...
 Et il ajouta, la bouche gourmande :
 — Tu nous raconteras !... »

Le salon de jeu était rempli de son public habituel, silencieux, nerveux, tendu, et pressé autour de trois tables d'où partaient les



ordres brefs des croupiers. René s'empessa d'expliquer à Antoinette l'organisation de la salle et le mécanisme du baccarat. Elle l'écoutait à peine. Elle observait, avec l'intensité d'attention que soulève la vision d'un monde inconnu, les figures fiévreuses des joueurs. Puis, comme son compagnon continuait à lui donner des explications, elle lui demanda :

« Vous avez donc joué, Monsieur ?
 — Quelquefois, répondit-il modestement.
 — Et c'est si émouvant ?... si absorbant ?...
 — Voulez-vous essayer, mademoiselle ?...
 Elle se récria :
 — Moi !... mais je ne saurais pas !...
 — N'ayez pas peur, je vous aiderai !... Ce n'est pas difficile, d'ailleurs... Tenez, posez ce louis sur le tapis vert, là, de l'autre côté de la ligne... Rien ne va plus... Les cartes sont données... Le ponté abat... Vous avez gagné... Eh bien ?...
 Antoinette était très émue.

— C'est vrai, fit-elle, c'est tout à fait passionnant.
 — Eh bien, recommençons !... Nous laissons notre mise, je suis sûr que nous aurons de la chance... Là, que vous avais-je dit !... Nous gagnons encore !...
 — Comme cela va vite ! dit-elle... Mais c'est assez, maintenant, allons-nous-en !...
 — Pas encore !... Il faut épuiser sa veine !... Ce sera pour les pauvres... »

Ils gagnèrent encore ; et pendant que le râteau du croupier courait sur le tapis, madame de Rémy s'approcha d'eux, et donna un petit coup d'éventail sur le bras de René :

« Continuez ! continuez, mes enfants !... Aux innocents les mains pleines !... »

Antoinette devint très rouge, comme prise en flagrant délit :

« Cette fois, répéta-t-elle, c'est assez !... Je ne veux pas devenir joueuse... J'aurais honte de gagner davantage... »

— Soit, dit René... Nous étions associés... Il vous revient quatre louis... Prenez-les, je vous en prie, et donnez-les au premier pauvre que vous rencontrerez... Cela me portera bonheur pour demain, quand je jouerai tout seul... »

— Vous reviendrez jouer demain ?... Déjà ?... Vous êtes donc joueur ?...

— Comme tout le monde... Nous avons tant de défauts, nous autres hommes !...

— Oh ! fit-elle, il n'y a pas que les hommes qui jouent !... On dirait même qu'ils y mettent moins de passion que les femmes !... Voyez plutôt cette dame... cette dame qui est à côté de vous à table... et qui vous a parlé tout à l'heure !... »

En effet, Madame de Rémy jouait, et ne pensait plus qu'à son jeu. Sa figure avait pris une expression volontaire et presque sauvage ; son front se moitait ; ses yeux agrandis étaient durs et cruels. René la connaissait bien, cette physionomie qui différait si fort de sa face habituelle : c'était celle des jours d'orage, des heures de passion, des moments où quelque excitation violente remuait toute la fange qui stagnait au fond de cette âme. Il se hâta de détourner son regard, tremblant qu'Antoinette n'y surprît le secret de ses pensées, celui de ses souvenirs. Et il la reconduisit à ses parents, qui de toute la soirée n'avaient pas quitté leurs places, et qui, après l'avoir remercié, se levèrent pour partir.

Quant à lui, il flâna un moment encore par les salons, écouta les derniers morceaux de l'orchestre, évita quelques figures de connaissance, et reprit enfin, à pas lents, le chemin de son hôtel.

Mille impressions contradictoires l'assaillaient : il était heureux, et une vague angoisse l'oppressait ; il aimait, et n'aimait déjà plus comme la veille, et il lui semblait qu'un danger mystérieux menaçait son amour. Il resta longtemps à sa fenêtre avant de se coucher ; Madame de Rémy le hantait, sa figure — celle qu'il lui avait vue tout à l'heure et qui lui avait brusquement rappelé certaines heures violentes de leur vie — chassait la candide figure d'Antoinette. Vainement, il s'efforça d'en secouer l'obsession :

« Ah ! murmura-t-il, elle m'empêchera d'être heureux !... »

Et il la vit ainsi, cruelle et volontaire, toute la nuit, dans ses rêves comme dans les intervalles d'un sommeil intermittent.

Le lendemain, comme René se dirigeait vers l'établissement, il aperçut Madame de Rémy. Elle traversait la place pour venir à lui, en souriant.

Elle lui tendit la main d'un air amical :

« Vous le voyez, lui dit-elle, on se retrouve toujours !... Vous ne pensiez guère me rencontrer ici, n'est-ce pas ?... Et peut-être que vous aimeriez autant que je fusse ailleurs... On dirait que vous m'évitez. Pourquoi ?... »

Troublé par la brusquerie de cette question, René balbutia :

— Je ne savais pas si vous désiriez... me reconnaître.

Elle eut un petit rire ironique.

— Vous ne saviez pas... Vous ne saviez pas... Je crois, moi, que vous savez très bien ce que vous faites... Allons ! avouez-moi tout, c'est plus simple... Vous êtes ici pour la petite ?...

René s'efforça de prendre un air étonné :

— De qui parlez-vous ?

— Ne faites pas l'innocent : vous m'avez très bien comprise...

Elle est gentille... La taille un peu épaisse, peut-être, mais cela peut s'arranger... Les mains un peu larges... Un nez... Mais qu'importe, après tout !... On est moins difficile pour sa femme que pour sa maîtresse, et je pense que vous n'y regardez pas de si près...

René avait esquissé un geste d'impatience :

— On dirait que vous êtes jalouse, fit-il.

— On se tromperait, mon cher !... Vous êtes libre, n'est-ce pas ?... Vous l'avez voulu... Vous êtes parti, un beau jour, en me recommandant de vous oublier... Je vous ai oublié... oh ! bien complètement, je vous assure !...

Elle cherchait à l'irriter ; il ne vit pas le piège :

— Si vous m'aviez si complètement oublié, dit-il en devenant agressif à son tour, vous ne vous intéresseriez pas à mes affaires...

Elle se récria :

— Oh ! permettez !... Je sais encore qui vous êtes... On n'efface pas ainsi, au premier commandement, tout un passé de quatre années... Quand j'ai dit que je vous avais oublié, j'ai mal choisi l'expression... C'est un autre mot qu'il m'aurait fallu... Oublié, non, mais...

— Remplacé, peut-être ?... insinua-t-il.

Elle reprit aussitôt :

— Remplacé, oui, c'est plus juste...

Remplacé avantageusement...

Il devenait méchant et grossier :

— Déjà ! fit-il brutalement.

— Vouliez-vous pas que je porte votre deuil pendant deux ans, comme celui d'un père ?... Vous êtes étonnants, vous autres hommes, parole d'honneur !... Mais les choses ne se passent pas toujours comme vous le croyez, mon cher ami... Sans doute, il y a des femmes qui gardent dans un coin de leur cœur, dont elles se font un autel, le culte de ceux qui les ont trompées ; mais il y en a parmi nous qui comprennent l'amour comme vous le comprenez : une fantaisie renouvelable, une rencontre de hasard, rien de plus... Je suis de celles-là...

— Je m'en doutais, interrompit-il.

— Contre votre habitude, vous aviez raison... Donc, pour moi comme pour vous, notre roman n'a été qu'un épisode... Nous nous sommes plu, nous nous sommes lassés l'un de l'autre, nous nous sommes quittés... C'est fini, laissons dormir le passé, laissez-moi comme vous aller à d'autres amours, flirtez en paix sous mes yeux avec votre petite pensionnaire, mariez-vous si le cœur vous en chante... Mais ne prenez pas la peine de me fuir, ni de m'éviter, et ne vous gênez pas pour moi... Nous sommes deux passants, nous nous sommes arrêtés un instant pour causer ensemble, — saluons-nous donc poliment chaque fois que le hasard nous réunit !... »

Et là-dessus, elle quitta René, en le saluant d'un sourire moitié amical, moitié ironique. A peine s'était-il retourné, qu'il dut prendre la main que lui tendait M. Soulange en disant :

« Vous êtes donc au mieux avec cette charmante baronne ?... Elle est exquise, savez-vous ?... J'espère que nous la verrons beaucoup... Nous pourrions peut-être faire quelques parties ensemble ; qu'en dites-vous ?... Elle a l'air seule, elle ne sera pas fâchée de trouver un peu de compagnie... Avez-vous déjà pris votre bain ?... Moi, j'y vais, je suis en retard de dix minutes... »

... De nouveau, René songeait à partir ; et cette fois, le départ lui eût été facile. Il ne trouvait plus en lui-même ce ravissement dans lequel il arrivait la veille ; son passé, ressuscité soudain, étendait comme une ombre sur le moment présent, et dans cette ombre, son amour naissant se glaçait. Ses impressions avaient perdu leur fraîcheur et leur franchise : à côté de la gracieuse image d'Antoinette, une autre image, maintenant, se gravait dans son esprit. Et les deux images se mélangeaient, comme s'il y eût eu quelque mystérieux rapport entre ces deux créatures que séparait pourtant l'abîme du péché. Hélas ! il était le trait d'union qui les reliait l'une à l'autre : son âme était encore trop remplie des souillures de celle-ci pour qu'il n'en rejaillît pas quelque chose sur l'innocence de celle-là !...

Il ne partit pas, pourtant, soit qu'une force secrète le retint, soit qu'une insurmontable veulerie l'arrêtât ; il accepta l'étrange situation que le hasard lui avait faite. Et le hasard la compliqua, secondé d'ailleurs par la malice de Madame de Rémy.

Celle-ci, en effet, s'était emparée des Soulanges et ne les quittait pas. Elle était de toutes leurs promenades. Elle les accompagnait au Casino, à la Villa des Fleurs, partout. M. Soulange s'épanouissait auprès d'elle, aux petits soins. Madame Soulange, si raisonnable d'habitude, commençait à parler d'elle comme d'une ancienne amie. Était-ce son élégance, ou son titre, qui séduisaient ces bons provinciaux ? Le fait est qu'ils étaient charmés, et que « la baronne » disposait à son gré de leurs journées. Avec force précautions, René essaya un jour de faire comprendre à



M. Soulange que Madame de Rémy, avec ses trente-cinq ans, ses habitudes mondaines, ses allures indépendantes, avec enfin toutes les apparences d'une femme émancipée, n'était peut-être pas une compagnie très désirable pour une jeune fille. Il fut fort mal reçu :

« Qu'est-ce que vous me dites-là, mon cher ami ? Mais bien



au contraire!... Antoinette a besoin de se former; la baronne la bonne chance pour cette une telle amie, et qui veut bien s'occuper d'elle!...

En sorte que René dut lui-même monter la garde autour d'Antoinette, pour empêcher autant que possible Madame de Rémy d'agir sur elle. Il les épiait, et chaque fois qu'elles tendaient à s'isoler ensemble — ce que la baronne recherchait évidemment — il venait se jeter entre elles, tenace, ne se laissant pas écarter.

A ce jeu, il dut souvent essuyer les sarcasmes de son ancienne amie; il y répondit même, avec la maladresse dont les hommes sont coutumiers dans ces sortes de tournois, en découvrant ses armes.

Antoinette s'en aperçut, et, un soir qu'il la faisait danser, lui demanda tout en valsant :

« Pourquoi donc n'aimez-vous pas Madame de Rémy?... Elle est si bonne!... »

Il devina dans cette question l'influence qu'il redoutait : jamais, huit jours auparavant, la jeune fille ne se serait autorisée de leur naissante amitié pour l'interroger ainsi. Il répondit :

« D'abord, comment savez-vous qu'elle est bonne?... Et ensuite, à quoi voyez-vous que je ne l'aime pas?... »

Antoinette rougit :

— Je crois qu'elle est bonne, dit-elle, parce qu'elle me témoigne beaucoup d'intérêt... Et que vous ne l'aimez pas, cela se voit sans peine... On dirait qu'elle vous inspire... comment dirai-je?... une espèce de crainte, ou de méfiance...

— De la crainte, non pas; je n'ai rien à redouter d'elle... Mais de la méfiance, oui... Et laissez-moi vous le dire, si vous voulez m'en croire, moi qui la connais depuis longtemps, vous vous méfieriez de ses avances... Elle n'est pas bonne, Mademoiselle, je vous en réponds; elle est même méchante; si elle vous recherche, c'est qu'elle a un but, c'est qu'elle attend quelque chose de vous, c'est qu'elle vous veut du mal...

La jeune fille l'interrompit :

— Pourquoi donc lui prêter de méchants desseins?... Qu'est-ce qui vous autorise à lui croire une âme basse, un mauvais cœur?... Si vous savez du mal d'elle, pourquoi ne le dites-vous pas?... Si vous n'avez que des soupçons, pourquoi les dites-vous?... »

René baissa la tête :

— Vous avez raison, mademoiselle, dit-il, je n'ai que des soupçons, et j'aurais certainement mieux fait de les garder pour moi... Je ne puis rien vous dire de plus que ce que je vous ai dit; ce n'est pas assez, j'en conviens, pour vous mettre en méfiance contre une personne que vous connaissez, après tout, autant que moi... Et pourtant, si vous m'en croyiez, vous n'en feriez pas votre amie... »

Antoinette ne répondit pas; d'ailleurs, la valse était finie; et tandis qu'il la reconduisait à sa place, il sentait qu'il y avait entre

nette a besoin de se former... C'est une petite fille, que d'avoir

elle et lui quelque chose d'hostile; sûrement, elle ne l'avait pas cru, et si Madame de Rémy venait à le calomnier, elle la croirait davantage...

La première semaine du séjour était achevée : il n'en restait qu'un médiocre bilan. La seconde commençait, et commençait mal. René ne trouvait plus en lui-même la moindre trace de l'exaltation avec laquelle, huit jours auparavant, il descendait gaiement de son wagon. La belle matinée qu'il admirait alors, n'était-ce pas le symbole de son aventure? Un instant il en avait savouré la fraîcheur, la grâce, la candeur; et pendant qu'il faisait sa toilette et prenait son thé, le soleil avait aspiré les vapeurs matineuses, les miasmes du jour avaient pénétré l'atmosphère, — en sorte qu'en sortant il n'avait plus retrouvé que la lourde chaleur de juillet... De même, cet amour qui le ravissait, gâté maintenant, lui semblait déjà vieilli et maussade, presque pareil, avant d'avoir été vécu, à ses autres amours défraîchies...

Il le défendait pourtant, de son mieux. Mais, il le voyait bien, Antoinette préférerait de beaucoup la compagnie de Madame de Rémy à la sienne. S'il arrivait pendant qu'elles chuchotaient et gazouillaient ensemble, comme deux amies de pension, il les dérangeait. On le lui faisait sentir : entre elles deux, il se trouvait seul; et gêné, quelquefois, car la baronne avait des mots pour lui, qu'il pouvait seul comprendre, et qu'elle lui décochait avec des regards empoisonnés :

« Eh bien, mon cher, lui dit-elle un jour qu'ils étaient seuls, me voilà intime avec votre fiancée... Qu'en dites-vous? »

Il se récria :

— Ma fiancée?... »

— J'anticipe peut-être un peu... Mais qu'importe?... Si elle ne l'est pas encore, elle le sera, n'est-ce pas?... A moins toutefois que je ne m'y oppose : car si je voulais...

René haussa les épaules, sans répondre.

— Ne me tentez pas, reprit-elle, j'aurais peut-être envie d'essayer ma puissance... Mais soyez tranquille, je n'en ferai rien... D'ailleurs, savez-vous?... Avec cette jeune fille, c'est un peu de moi que vous aurez encore... Oh! pas grand-chose, un rien, à peine... En huit jours, n'est-ce pas? je ne pouvais pas refaire toute son éducation!... Mais j'ai semé quelques bons grains qui germeront, vous verrez ça!... Et si j'avais le temps de continuer la culture!... Malheureusement, je ne l'ai pas... Je suis obligée de partir demain... Vous restez donc maître du champ de bataille... Bonne chance, vainqueur!...

Et elle le quitta, sans attendre ce qu'il allait répondre.

Elle partit, en effet, le lendemain, accompagnée à la gare par les Soulanges, et par René qui suivait. Ce furent des adieux très touchants :

« Nous nous reverrons, n'est-ce pas?... »

— Oui, sans doute, à Paris...

— Et à Rouen, chère madame, où nous serions trop heureux de vous recevoir.

— Merci, j'irai vous voir... Je me suis trop attachée à cette enfant... Surtout, tâchez qu'elle soit heureuse, elle en est digne... Et prenez garde!...

Le train siffla sur cet avertissement, sur cette menace; les mouchoirs s'agitèrent; René souleva son chapeau, soulagé d'un grand poids.

« Ah! quelle femme! lui disait M. Soulanges en rentrant avec lui; quelle femme distinguée! quelle femme supérieure!... On a beau dire, il n'y a que les Parisiennes : elles ont tout!... »

René se figurait que, l'ennemie éloignée, il retrouverait, au moins peu à peu, ce qu'elle lui avait pris : l'enchantement de son cœur conquis, l'ivresse de son rêve de bonheur... Hélas! elle avait tout emporté!... Il s'en aperçut bien, dès qu'il revit Antoinette à loisir : en huit jours, la jeune fille s'était transformée; ses allures étaient moins timides, elle parlait davantage, ses traits mêmes semblaient plus décidés, moins doux; et vis-à-vis de lui, elle restait méfiante, comme si elle entendait toujours le dernier avertissement de madame de Rémy sifflant dans l'ébranlement du train :

« Prenez garde! »

En vain, pendant deux ou trois jours, sous l'œil bienveillamment complice de madame Soulanges, René s'efforça de la reconquérir : elle ne se livrait plus, elle le repoussait, d'une défense inerte et passive qui paralysait l'attaque. Il épiait dans ses yeux la petite flamme qui l'accueillait à leurs premières rencontres : la petite flamme ne brillait plus, l'autre l'avait éteinte, de son souffle hostile, sans le savoir peut-être, de par la puissance destructive qui émanait d'elle.

Pour sûr, si Antoinette avait eu pour lui un commencement d'amour, ou moins que cela, une sympathie furtive, une inclination naissante, il n'en restait rien, absolument rien. Elle ne l'aimait pas, elle ne l'aimerait jamais, elle ne lui permettrait même

pas de se rapprocher d'elle, elle l'écarterait de son cœur comme un banal indifférent...

René voyait tout cela, clairement; et ce qui l'étonnait le plus, c'était de le voir aussi bien sans en souffrir davantage : c'était à croire qu'il subissait, lui aussi, l'action de l'ennemie, que son souffle desséchant ne l'avait pas épargné. et que cette femme, jetée sur sa route par la fatalité, avait irrévocablement fané son cœur...

Trois ou quatre jours encore, pourtant, il résista à cette influence occulte, comme à sa déception intime. Soit habitude, soit désœuvrement, mais sans ivresse, il accompagnait toujours les Soulanges, offrant le bras à la mère pour les montées trop rapides, à la fille pour circuler à travers les salons du Casino, écoutant bavarder le père, toujours loquace, bienveillant et ennuyeux, surtout quand il parlait de son médecin, de son masseur, de sa cure enfin, qu'il se déciderait probablement à prolonger. René se prêtait à tout, avec l'inépuisable complaisance des gens qui ne désirent rien, et M. Soulanges, dans ses heures d'expansion, disait de lui :

« C'est vraiment un charmant garçon ! »

Sans voir que ce charmant garçon étouffait d'ennui, que son amabilité était de la résignation, qu'il tombait peu à peu dans une mélancolie indifférente et fade.

Un soir, enfin, à bout de forces, pendant que l'orchestre Colonne exécutait de lents airs sentimentaux, René prit une résolution, et, se penchant vers ses amis, il leur dit tout à coup, d'un air dégagé :

« Vous ne savez pas que c'est notre dernière soirée ?... »

M. Soulanges le regarda d'un air stupéfait :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Est-ce que vous plaisantez ?... »

Alors, posément, il expliqua qu'il ne plaisantait pas, qu'il avait reçu une dépêche, que des affaires urgentes le rappelaient à Paris, qu'il partirait le lendemain ; et il conclut :

« Je ne pensais pas vous quitter aussi brusquement... »

Tout en exposant ses mauvais prétextes, il observait les Soulanges : pas un regret ne passa dans l'œil d'Antoinette, mais sa mère parut un peu désappointée, et, avec son habituelle candeur, laissa entrevoir son désappointement. Quant à M. Soulanges, il s'écria :

« Demain !... Déjà demain !... Qu'est-ce que nous deviendrons quand vous ne serez plus là, nous qui nous entendions si bien avec vous !... »

— Bah ! fit René avec une pointe d'ironie, vous vous entendiez très bien aussi avec madame de Rémy... Et vous trouverez un autre compagnon avec qui, peut-être, vous vous entendrez mieux encore !...

M. Soulanges protesta :

— Non, non... Nous sommes plus fidèles que vous ne le pensez dans nos affections !... »

Un instant après, profitant d'un *fortissimo* de l'orchestre, René se pencha vers Antoinette, et lui dit à voix basse, dans un dernier frémissement :

« Je laisserai beaucoup de moi-même, ici, la meilleure part... »

Il fut étonné de se sentir ému : un mot aurait pu le reconquérir encore, mais ce mot ne vint pas. La jeune fille ne parut pas comprendre. Elle regardait un point dans le vague, elle agita doucement son éventail, toute son attitude, hostile et distraite, semblait répondre : « Qu'est-ce que cela me fait ? »

Madame Soulanges, qui n'avait perdu ni un mot ni un geste de René, observait sa fille avec attention. Un *pianissimo* avait succédé, sans transition, au *fortissimo* ; mais rien, ni une parole, ni un souffle d'imperceptible émotion intérieure ne glissa dans l'apaisement des mélodies.

« C'est bien fini, pensa René, c'est bien fini... Mais, au fait, est-ce que cela a jamais commencé ? »

Le lendemain, ce fut, à la gare, une répétition presque exacte de la scène du précédent départ :

« Nous accompagnons toujours nos amis quand ils partent ! » avait déclaré M. Soulanges avec son habituelle expansion.

Et ils étaient tous les quatre sur le trottoir, à regarder les rails, sans avoir rien à se dire.

« Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? fit M. Soulanges quand retentit le sifflet du train qui s'approchait.

— Oui, sans doute, à Paris...

— Et à Rouen, j'espère, où nous serons heureux de vous recevoir...

Madame Soulanges ajouta avec obligeance :

— Certainement. »

René leur serra les mains : celle d'Antoinette était froide, indifférente et polie. Il chercha son regard et ne put le rencontrer :

« Adieu, mademoiselle !... »

— Adieu, monsieur !... »

Un instant après, enfoncé dans son coupé, il réfléchissait à son aventure :

« On dépend de son passé, se disait-il, on lui appartient, on ne peut ni le refaire, ni se délivrer de ses étreintes... J'ai commencé par *m'amuser*, je devrai *m'amuser* toute ma vie, ou faire sur le tard quelque mariage de raison, sans amour ni fantaisie... C'est le châtimement de toute ma jeunesse... Il faudrait se garder chaste pour celle qu'on doit aimer exclusivement... Mais il faudrait pour cela que l'homme ne fût pas l'homme et que la société fût organisée autrement... Or, par malheur, l'homme est l'homme et la société est ce qu'elle est... Il paraît que je n'avais pas l'étoffe d'un réformateur, puisque j'ai fait comme tout le monde... Le plus sage est d'en prendre mon parti, et de rester jusqu'au bout dans la catégorie des gens auxquels le plaisir aura rendu le bonheur à jamais impossible... »

Peu à peu, en roulant de telles idées, il s'endormit. Et, vers le matin, — une matinée grise et neutre, qui ne ressemblait guère à celle de son arrivée, — quand il s'éveilla aux environs de Fontainebleau, il s'étira, se secoua, et conclut en souriant :

« Je n'ai jamais tant philosophé qu'hier soir... C'est bien pour la dernière fois !... »

ÉDOUARD ROD.

(Illustrations de A.-F. Gorguet)





Le Manchot

PAR C. DE TORRESANI

Le capitaine consulta la carte : « Chapelle à droite... carrefour... petit pont en bois... C'est bien cela. Avant une demi-heure, nous y serons. »

Il se tourna à demi, et, levant le bras droit, d'un geste impératif : « Tambour ! » cria-t-il.

Il commandait un détachement du 27^e de ligne, envoyé de Graz pour réprimer des actes de brigandage qui, depuis quelques mois, inquiétaient le pays.

Le détachement venait de franchir la limite qui sépare la Styrie de la Hongrie et pénétrait dans le comitat d'Eisenburg.

C'était une marche paisible, égayée par la perspective de deux semaines d'imprévu entremêlé d'oisiveté. On ne chantait plus que *Rinaldi* et *Fra Diavolo*, on ne parlait que brigands, sorte de particuliers dont la plupart de ces honnêtes Styriens ne possédaient qu'une vague notion : ils se les représentaient coiffés d'un chapeau pointu, aux bords rabattus sur le visage, drapés jusqu'au bout du nez d'un immense manteau rouge qui laissait passer les pointes d'énormes bottes à l'écuylère soigneusement vernies.

Le capitaine marchait en tête du détachement, le sabre au fourreau, le cigare au coin de la bouche, les mains dans les poches du pantalon. Joli garçon, haut de stature, très blond, au teint brun. Son œil gris-clair semblait indiquer une grande douceur de caractère ; mais, à l'observer de plus près, on découvrirait dans sa physionomie une expression de fermeté voisine de l'entêtement.

En sortant d'un chemin creux, la troupe traversa un joli petit bois d'érables. Tous les regards s'étaient mis à fouiller l'horizon ; on cherchait la maison seigneuriale de Roggendorf, désignée comme quartier général de l'expédition.

Mais voilà que, au loin, sur l'accotement de la route bordée de maigres pruniers, s'avance une créature féminine. Elle s'approche d'un pas sûr et tranquille, avec un léger balancement. C'est une jeune fille ou plutôt une enfant d'environ treize ans, fluette, assez jolie, aux regards hardis. Elle s'arrête devant le capitaine, les mains dans les poches de sa courte jaquette, et ses petites jambes dans la position du colosse de Rhodes.

« C'est toi qui dois attraper le manchot ? » demande-t-elle d'un ton impérieux ; et sur la réponse un peu moqueuse, que, en effet, il prendra cette liberté, elle le toise d'un regard scrutateur.

— Hum ! tu me plais, continua-t-elle. Es-tu brave ?... Tu es trop blond ; tous les héros sont bruns... Dis ! est-ce que tu ne vas peut-être pas... » Et frôlant de la main droite la paume de la gauche elle fit ce geste si expressif qui signifie « se sauver ».

— Cela dépend ! — Il la trouvait drôle la petite. — Je serai un lion s'il ne me fait pas de mal. Sinon, je ne réponds de rien... Ces brigands sont parfois si grossiers...

— Va, va, tu te moques de moi, tu es un brave ! Autrement ils ne t'auraient pas envoyé... Tu l'attraperas, et après... »

Sa main gauche dessina un rapide mouvement circulaire autour de son cou, tandis que sa main droite fermée se levait au-dessus de sa tête, comme pour serrer un nœud coulant.

Le capitaine n'avait pas cru devoir faire halte pour écouter cette enfant, aussi se vit-elle obligée de marcher à côté de lui.

Tout en s'efforçant de régler au pas militaire l'allure de ses petites jambes, elle continua son bavardage.

« C'est moi Ida... tu sais bien : Ida ! »

— Ida ! je n'en sais ma foi rien.

— Mais d'où sors-tu donc ? Tout le monde me connaît, on ne parle que de moi, je suis si drôle. On dit que je suis si avancée pour mon âge...

— Et quel âge as-tu ?

— Treize ans.

— Diable ! treize ans, fit l'officier en prenant un air sérieux, treize ans ? Alors, on ne peut plus se permettre de te tutoyer.

— Oh ! si, tutoie-moi toujours, dit-elle d'une voix câline. J'aime bien qu'on me tutoie, parce que je veux rester petite fille. C'est beaucoup plus commode. Les autres ne rêvent qu'à devenir de grandes personnes, moi je n'y tiens pas du tout : on vieillit bien assez vite, ajouta-t-elle de l'air d'un philosophe désillusionné. Tutoie-moi, mais là, en bon camarade... »

Elle eut un moment d'hésitation pendant lequel elle considéra les pointes de ses pieds, en tiraillant les rubans de son petit tablier de gamine... « En bon camarade, ajouta-t-elle en baissant la voix. Et à condition que tu... que vous ne me... ferez pas la cour. »

L'officier éclata de rire.

« Voilà ce que je craignais, dit-elle d'un ton piqué. Je suis trop petite ! Du reste, même si j'étais grande, je n'aurais pas de succès. »

— Oh ! tu es par trop modeste. Et pourquoi pas de succès ?

— A cause de Marianne... Elle est belle Marianne, très belle ! tout le monde n'a d'yeux que pour elle, quoiqu'elle ne soit pas gentille comme moi. Elle est comme une déesse en marbre.

— Mais qui est-ce donc Marianne ? demanda Weber curieux.

— Comment ? Marianne ? Tu ne connais pas ? Mais d'où sors-tu donc ? »

Elle le toisa d'un regard étonné.

« Marianne, c'est ma sœur. Et sais-tu pourquoi je suis venue au-devant de toi ? C'est parce que si tu l'avais vue la première et moi ensuite, tu ne m'aurais pas remarquée, tandis que comme cela... Eh bien ! je suis sûre que j'ai déjà fait une impression sur toi. Voyons, dis la vérité, la main sur le cœur : Oui ou non ? »

Tu vois bien, tu as rougi ! Alors nous sommes amis, bons amis.

— Comment donc ! Je le crois bien. »

Elle se tut un instant, essouffée d'avoir lancé d'un trait tout ce ramage, puis elle reprit : « Est-ce que je marche bien ? »

— Comme un grenadier.

— Je ferais un bon soldat, moi. J'aime les militaires ! Je me mettrais bien vivandière, mais... on prétend qu'elles sont... exposées à des... poursuites... »

Cette fois, l'officier fut pris d'un tremblement d'hilarité.

« Si toute la famille est de ce calibre, se dit-il à mi-voix, je ne m'ennuierai pas à Roggendorf. »

« Moi, voilà ce que je ferai, continua Ida : quand je serai grande, je serai amoureuse d'un officier. »

— Ah ça ! Et tu l'épouseras ?

— Oh ! Je n'ai pas dit cela : je n'ai parlé que d'amour. — Oh, l'amour ! Elle soupira en montrant le blanc des yeux. L'amour c'est le bleu, le mariage, c'est le gris.

— Saperlotte ! Tu as de jolis principes pour ton âge, » observa-t-il. Et peut-être que sa voix avait trahi quelque désapprobation, car aussitôt la gamine se retrancha derrière son irresponsabilité enfantine, comme une tortue qui rentre dans son écaille.

« Oh ! les principes, je ne peux pas en avoir. Je suis encore si enfant ! dit-elle avec une ingénuité complète. Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit... comme un perroquet, sans comprendre. »

— Et qui est-ce qui t'apprend ces belles choses ?

— Mon frère Pali (Paul).

— Comment ! tu as aussi un frère ?

— Pourquoi n'en aurais-je pas ? Pour dire vrai, je ne l'ai que de temps en temps, c'est-à-dire toutes les fois qu'il a besoin d'argent. Alors il vient à la maison et se querelle avec papa ; et dans les entr'actes, il s'amuse à faire pleurer Marianne et à me tourner la tête. D'ordinaire, il vit à Pesth.

— Et qu'est-ce qu'il fait à Pesth, ce joli monsieur ?

— Papa prétend qu'il n'y fait rien que gâcher son patrimoine ; mais lui, il proteste...

— Que dit-il qu'il fait ?

— Il dit qu'il fait la fête. Est-ce que tu sais ce que ça veut dire : faire la fête ?

— Oh, oh, c'est une très jolie occupation, seulement un peu fatigante. Mais il me semble que nous sommes arrivés. »

Devant eux s'étendait un vaste édifice en briques, un vrai monstre architectural, très haut à quelques endroits ; n'ayant ailleurs qu'un rez-de-chaussée, et, en tout, comparable au paneton d'une clef de coffre-fort, vue de profil, les dents en l'air. Deux ailes longues et basses, saillant des deux extrémités, en angle droit, reliées par une grille de fonte, enfermaient une vaste cour intérieure. Au delà de la grille s'étendait la basse-cour, parsemée d'ustensiles agricoles. Trois tilleuls ombrageaient une petite forge près de laquelle on ferrait un cheval ; l'odeur de la corne brûlée se mêlait à une âcre senteur de cidre qui fermentait sous un hangar voisin. Le parfum des étables à cochons masquées par des piles de bois de chauffage, complétait cette symphonie olfactive.

Les derniers ordres donnés, les rangs rompus, le capitaine s'avança vers la maison. Il en vit sortir un personnage singulier : figure longue et maigre, cheveux en broussailles, barbe rare et inculte, grandes lunettes couleur de fumée. C'était le maître de la maison, Monsieur Balthazar de Göczifalvy. Il s'avança vivement vers le capitaine et lui saisit les deux mains.

« Le Seigneur soit loué ! vous voilà enfin ! s'écria-t-il d'un ton onctueux en levant les yeux au ciel. Puis, avec anxiété : Vous saurez nous délivrer de ce fléau, n'est-ce pas ? Inouï, capitaine ! Inouï, vous dis-je ! Des brigands ! Ici, dans cette paisible vallée, où autrefois la propriété était sacrée, et un larcin chose tellement extraordinaire que les portes n'avaient pas de serrures !... On laissait sa bourse au milieu de la route, on était sûr de la retrouver intacte le lendemain. C'était notre orgueil, capitaine... Et à présent... à présent... » Deux larmes séniles mouillèrent ses yeux.

Il fit un effort et reprit : « Excusez-moi, capitaine. J'oubliais que vous devez être bien fatigué. Entrez, je vais vous montrer votre chambre. Reposez-vous, faites un bout de toilette... il y a encore une demi-heure jusqu'au dîner. » Il lui passa sa main sous le bras et le poussa doucement vers la porte d'entrée.

« Eh bien, racontez-moi un peu l'affaire ! » dit Weber, tout ruisselant, soufflant, haletant, sous les flots d'eau froide qu'il était en train de se verser sur la tête.

Le vieux, affaissé dans un fauteuil, commença par tracer un tableau idyllique des mœurs du pays, habité par une population dure au labeur, sobre, rangée. Chacun y avait sa maisonnette, ses quelques arpents de terre, sa vache ; ce n'était pas un pays à brigands, comme là-bas, dans les forêts de Bakony. Oh ! c'était, il n'y a pas longtemps encore, un bon pays, un pays bien gouverné ! — M. de Göczifalvy proférait ces plaintes en allemand, mais avec un fort accent hongrois et sur une tonalité qui rappelait les lamentations de Jérémie. Ensuite, il passa aux faits.

Pendant ce temps-là, Weber, armé de deux brosse anglaises, travaillait sa chevelure blonde coupée à la tondeuse, se limait les ongles, faisait enfin une vraie toilette d'officier.

Il y avait à peu près un an que la paix de cette contrée modeste avait été troublée pour la première fois. Cinq gaillards aux visages barbouillés de suie avaient surpris la solitaire gare de Schuhdorf, garrotté l'employé, emporté le contenu de la caisse. Quatre d'entre

eux étaient des forts et grands garçons ; le cinquième, petit et svelte, n'avait qu'un seul bras. Les autres semblaient lui obéir. Quelques jours plus tard un nommé Bulak, paysan capitaliste et, presque immédiatement après, M. le curé de Saint-Pancrace avaient été assaillis et dévalisés. Toute la gendarmerie du district, une partie de celle du reste du comté avait été mise sur pied. Les pandours (gendarmes) battaient la campagne jour et nuit, sans aucun succès. En revanche, un beau matin, leur lieutenant, en revenant chez lui, tombant de fatigue, trouva sa propre maison vide. Les scélérats lui avaient enlevé le seul objet de valeur que contenait sa modeste maison, savoir sa jeune et jolie femme. Et le malheureux dut faire de grands sacrifices pour se procurer une rançon qui, toutefois, d'après ce que dirent les mauvaises langues, ne remplissait son but qu'à moitié.

Un répit de plusieurs mois suivit ce coup de main, on commençait à reprendre haleine, à se croire délivrés du fléau.

Mais voilà qu'un beau jour, les deux aînés de M. de Göczifalvy lui-même, Paul, l'étudiant de Pesth qui depuis quelques jours séjournait à la maison paternelle, et sa sœur, la belle Marianne, ne revinrent pas d'une promenade qu'ils avaient entreprise ensemble. Longtemps on les attendit en des trances mortelles, on battit les environs à la lueur des torches, on les appela vainement, vainement on sonna le cor. Le second jour Paul arriva, mais Paul seul, à demi-mort. Il raconta que sa sœur et lui avaient été assaillis par le manchot ; on les avait bâillonnés, jetés sur un chariot et ils avaient passé toute la nuit sur des routes infernales, emportés au galop de quatre chevaux... Après une captivité de vingt-quatre heures dans une sorte de caverne, lui, Paul, avait été relâché avec ordre de prévenir son père d'avoir à déposer, dans les quarante-huit heures, la somme de deux mille florins en un endroit indiqué de la forêt d'Hallowitz, sous peine de ne revoir sa fille que dans des conditions analogues à celles de la pauvre femme du lieutenant de gendarmerie ; Paul avait été ramené dans le même chariot, les yeux bandés, et jeté par terre, comme un sac, à peu de distance de sa maison... Les deux mille florins avaient été versés, mais jamais le vieux gentilhomme n'avait pu se consoler de ce sacrifice.

« Ma femme, ma fille Marianne ! » dit M. de Göczifalvy, tandis que Weber se levait tout d'une pièce et faisait son plus correct salut.

« Quant à la petite, vous vous connaissez déjà. »

— Comme si nous nous connaissions depuis mille ans ! » s'écria l'indiscrette gamine.

On se dirigea vers la table où les domestiques commençaient à apporter les plats. Ida prit son assiette et son couvert qui avaient



été mis en face de la place destinée à Weber et se glissa entre lui et sa mère.

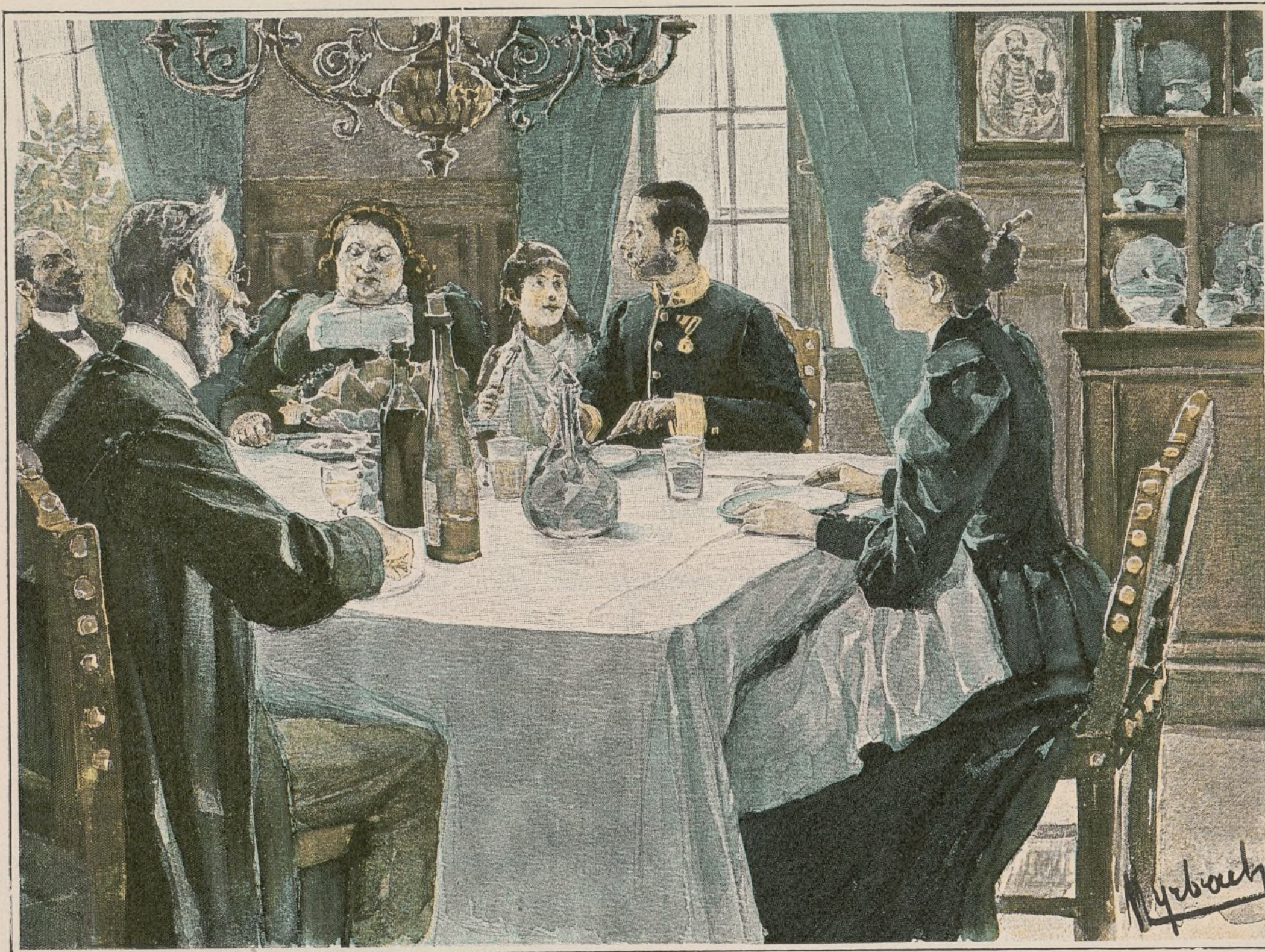
« Il s'amusera mieux avec moi qu'avec toi, maman. — Elle est si vieille et si grosse », glissa-t-elle à l'oreille de Weber.

En effet, elle était grosse la bonne dame, grasse, énorme et condamnée par sa graisse à l'immobilité. Du reste, excellente femme; elle parlait péniblement d'une voix traînante, mais ses petits yeux intelligents et pleins de bienveillance semblaient vouloir compenser la lenteur de la parole.

Quant à Marianne, cette Marianne à laquelle la malicieuse Ida

redoutait si fort d'être comparée, c'était une grande, belle et silencieuse créature; son teint uni, mat, absorbait la lumière, sans en rien refléter, ses traits ne s'animaient d'aucune flamme intérieure en même temps qu'ils paraissaient insensibles aux impressions du dehors; à travers ses paupières alourdies et ses cils noirs baissés, on ne pouvait rencontrer son regard. Et cependant, elle était belle et inquiétante, posant à celui qui la regardait l'énigme de son visage lassé et de son corps nonchalant.

Tout le monde était déjà assis lorsqu'un jeune homme parut. Plutôt petit que grand, menu et délié, mise correcte, barbe en



pointe, le nez aquilin, les narines découpées en haut triangle, chauve malgré ses vingt-cinq ans. C'était Paul, le viveur, celui qui « faisait la fête à Pesth », le fils de la maison. Sans prendre garde au capitaine auquel il avait été présenté, il se mit aussitôt à manger avec avidité, courbé sur son assiette. Durant tout le dîner il fut taciturne et maussade. Weber s'aperçut qu'il l'observait à la dérobée, d'une manière peu bienveillante, et se proposa de lui rendre froideur pour froideur.

Naturellement on causait du mystérieux manchot.

« Ce qui m'étonne, observa Weber, c'est qu'une particularité aussi frappante que l'absence d'un bras n'ait pas suffi à faire trouver la trace de cet individu. On n'avait qu'à arrêter et examiner tous les manchots du pays! »

— C'est bien ce qu'on a fait, répliqua le vieux. Dans un rayon de dix lieues on en a trouvé trois. L'un, un vieillard de quatre-vingts ans entièrement paralysé, l'autre un mendiant qui prouva un alibi, et le troisième doué d'un embonpoint extraordinaire, tandis que le manchot est notoirement très svelte. On les relâcha.

— Bon, alors ce sera à nous de le dénicher. Mais ce gaillard nous donnera de la besogne; il me fait l'effet d'être sans scrupules et d'avoir bonne tête par-dessus le marché. Je ne serais même pas éloigné de penser qu'il appartient aux classes instruites, sinon supérieures.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela?

— Sa manière d'opérer. Le paysan est conservateur, en Hongrie, comme ailleurs. Il est par instinct attaché aux traditions. Un paysan hongrois fera le métier de brigand exactement comme il a entendu dire que l'ont exercé Rozsa Sandor, Patko et les autres brigands célèbres de sa patrie, et je n'ai jamais entendu dire qu'un de ceux-ci ait pratiqué le ricatto à la Sicilienne. Lui, le manchot, l'a fait. Il l'a pratiqué, il l'a pour ainsi dire importé. C'est un homme de progrès, par conséquent, ce n'est pas un paysan. »

Paul qui avait écouté avec attention le capitaine, leva pour

la première fois son regard sur lui en le fixant d'une manière presque impertinente.

« Voilà qui prouve une fois de plus combien Messieurs les Autrichiens nous sont supérieurs. Moi, pauvre bête de Hongrois, je suis resté convaincu jusqu'à ce jour que le manchot était un rustre ne se distinguant de ses égaux que par son audace. Le connaissant, lui ayant parlé, je croyais avoir le droit de le juger... Et voilà que Monsieur vient du bout du monde pour me prouver que j'ai tort, que je n'ai ni intelligence, ni logique... »

Weber ne répondit pas, mais le fixa dans le blanc des yeux. Son regard lui fut rendu. C'était comme une déclaration de guerre...

Après le café, Weber resta seul avec les dames. Maman, colossale, étouffante, était assise dans son immense fauteuil, immobile, à l'exception de ses doigts de nourrisson qui s'agitaient d'un petit mouvement convulsif, indépendant de sa volonté. Ida, accroupie devant elle sur un tabouret, lui frottait doucement les pointes des pieds, avec mille chatteries; car la pauvre femme souffrait d'un continuel froid aux extrémités. Quant à l'officier, il avait manœuvré de façon à se trouver seul avec Marianne dans la profonde embrasure de la fenêtre; adossé au mur, en face d'elle, il fit jouer ses batteries. Mais il rencontra si peu de prévenances, il eut affaire à une telle force d'inertie qu'il finit par perdre courage.

Afin de secouer cette torpeur, il eut l'idée de l'interpeller, pour ainsi dire en sa qualité officielle, en l'interrogeant sur les détails de sa captivité chez le manchot. Mais à peine avait-il prononcé les premiers mots qu'il la vit tressaillir; le peu de sang qui colorait ses joues avait disparu, ses traits avaient pris une expression d'indicible frayeur, ses doigts s'étaient entrelacés comme pour demander grâce. Elle balbutia quelques mots incohérents; soudain il la vit fléchir, entendit le frou-frou de sa blouse de soie contre le mur... et n'eut que le temps de faire un bond pour la soutenir. Mais déjà, avec un grand effort, elle avait vaincu sa défaillance. Ses ongles s'étaient enfoncés dans le bois de la croi-

sée. « Ce n'est rien », murmura-t-elle. Et elle sortit en vacillant. La mère avait, sans trop d'émotion, assisté à la scène, comme à une chose d'occurrence quotidienne. D'une voix pénible, hâtant l'air après chaque mot, elle expliqua :

« C'est toujours... comme ça... Depuis ce... jjour... elle est... telle...ment ef...ffarouchée... Faut... pas... parler d'ça... »

Weber se retira de bonne heure, assez déconcerté.

Le matin suivant fut employé à rédiger le rapport au colonel. Le détachement ne se composait que de deux pelotons, commandés par des sous-officiers. L'un de ces pelotons se trouvait à Roggendorf, l'autre à une demi-lieue de distance, dans le village de Grossmuhlen. Ces deux points formaient pour ainsi dire les foyers d'une ellipse dont la périphérie représentait approximativement la limite du district infesté de brigandage. Les soldats étaient disséminés dans les fermes, sur le parcours de cette ellipse. Un service de patrouilles de nuit, bien organisé, devait établir la correspondance de ces postes entre eux et avec le quartier général. En outre, la gendarmerie à cheval faisait son service séparément; un petit poste de cette dernière troupe restait à Roggendorf, aux ordres du capitaine. Autour de chaque poste de grosses couronnes de paille, enduites de goudron, placées au sommet de hautes perches devaient être allumées pour servir de signal en cas d'alerte la nuit. Le tout n'était pas mal combiné et Weber avait le droit d'être satisfait de son rapport.

Vers les neuf heures, il fit atteler la voiture de son hôte et partit en reconnaissance, avec ses deux sous-officiers.

Ida lui avait demandé de l'emmener, mais il avait refusé, vu le caractère militaire et officiel de l'expédition.

Quatre petits chevaux, dans leur harnais national, agrémenté de longues lanières volant au vent, enlevaient la voiture sur une route assez bien entretenue. Un vent frais et vivifiant faisait claquer les deux longs rubans de soie noire flottant au chapeau du cocher. C'était un beau matin d'octobre. Les haies scintillantes de rosée avaient encore toute leur verdure; mais les arbres fruitiers semaient autour d'eux les feuilles mortes qui tombaient avec un bruissement de mauvais augure, et dans l'émeraude déjà un peu fanée des prairies luisait la colchique, la violette de l'hiver.

Weber était assis seul dans le fond de la voiture. Sur la banquette de devant les deux braves sergents s'efforçaient de conserver une position respectueusement raide qu'on pourrait qualifier en style militaire de « garde-à-vous assis ». Un peu embarrassés par le rare honneur d'avoir leur capitaine pour vis-à-vis, en même temps qu'entièrement pénétrés du sentiment de leur importance, ils tenaient leurs têtes péniblement détournées en dehors de la voiture; leurs fronts se contractaient comme ceux des bull-terriers et leurs regards scrutateurs faisaient semblant de fouiller chaque pierre, chaque arbre entrevu au bord de la route.

Soudain on sentit légèrement tressaillir et s'affaïsser en arrière la caisse de la voiture : d'une enjambée hardie, Ida franchit la capote abaissée et s'assit à côté de Weber.

« Et voilà que je suis venue malgré toi », dit-elle d'un ton qui tâchait d'être effronté, avec un regard en dessous, demandant grâce. En vrai gamin, elle s'était tenue accroupie sur le plateau à bagages jusqu'à ce qu'elle eût cru opportun de se montrer.

Pour ce jour-là, c'en était fini des observations topogra-

phiques du capitaine. L'enfant babillait à tort et à travers, s'emparant de son attention et lui tirant la moustache dès qu'il paraissait s'occuper d'autre chose que d'elle-même.

Le même jour, dans l'après-midi, il y eut une scène dans la maison. Deux voix d'hommes se mêlaient dans une terrible querelle, les portes claquaient avec fracas. Weber se tint discrètement à l'écart.

« Probablement, pensa-t-il, le personnage qui demande de l'argent à son père... et le vieux refuse. C'est dommage, car l'autre ne partira pas qu'il n'ait extorqué la somme. Je voudrais bien qu'il fût déjà rentré à Pesth; je ne serais pas fâché d'être débarrassé de lui.

A souper, la chaise du fils de la maison resta vide. Le vieux, sombre et silencieux, feuilletait la Bible qu'il avait toujours sur lui. C'était un fervent Calviniste et l'Ancien Testament tenait une grande place dans ses propos. Madame aussi semblait préoccupée. Mais le vieux cédant au besoin d'épanchement finit par éclater.

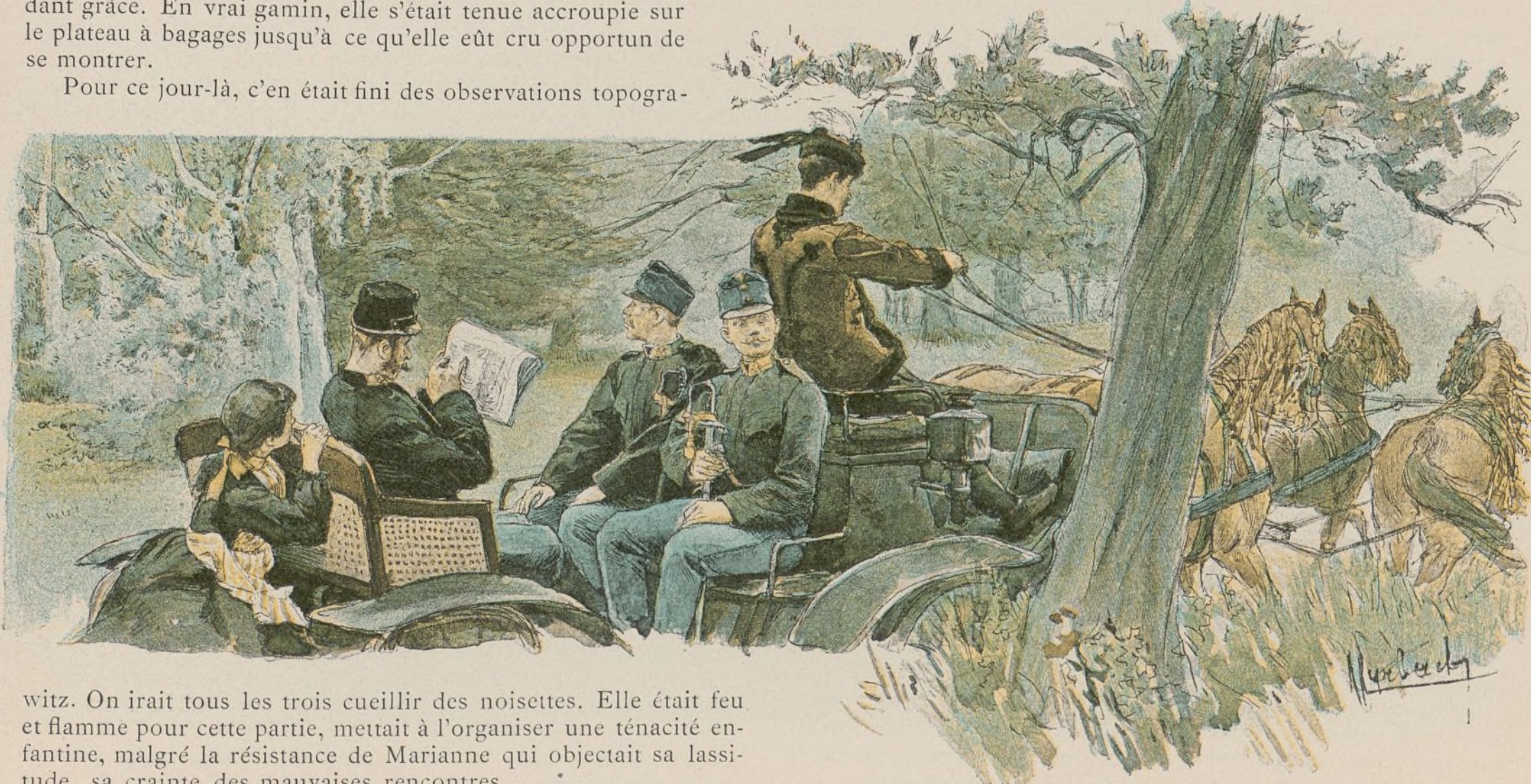
« L'unique héritier du nom, mon capitaine! s'écria-t-il. C'est cette Babylone, là-bas, qui l'a corrompu; depuis qu'il vit à Pesth, ce n'est plus mon fils... Il ne vient nous voir que pour m'extorquer de l'argent; il s'oublie jusqu'à me menacer, moi, son père... Mais je reste inébranlable, moi. Je lui dis : « Après ma mort, « tout... à présent, rien... » En agissant de la sorte, je ne fais que me conformer à la volonté du Seigneur. Car, dites, capitaine, est-ce que la Sainte Écriture nous apprend qu'Abraham ait cédé ses troupeaux à Isaac de son vivant? Non, il est resté le maître jusqu'à sa mort; et les fils le servirent en vénération et obéissance. Tandis que lui, lui!!! mon unique! a levé la main sur moi!... Il m'a menacé, monsieur! menacé du poing! Et n'allez pas croire que je le laisse manquer du nécessaire, là-bas! Il reçoit cent cinquante florins par mois!! Avec cela il pourrait vivre comme un magnat! Mais voilà ce que je ne puis pas comprendre, il n'en a jamais assez. Donne-t-il des festins comme Balthazar?... »

Par un assez singulier phénomène, toute cette indignation ne tarda pas à se calmer : le père outragé se replongea tranquillement dans sa Bible, et la mère énorme, noyée dans sa graisse, s'était remise à manger lentement et abondamment. Entre temps, ses petits yeux vifs allaient incessamment avec une curiosité bienveillante, du lieutenant à Marianne et de Marianne au lieutenant.

Celle-ci, avec sa belle tête brune, régulière, aux traits antiques, semblait profondément indifférente aux choses, aussi bien qu'aux gens qui l'entouraient. Son corps même semblait se soustraire aux influences extérieures : sous les draperies de sa toilette on devinait un corps superbe mais que ne soutenait point le sentiment de sa propre beauté.

Pendant que Weber s'efforçait de l'animer, elle dirigeait par instant vers lui ses grands yeux tristes : son empressement semblait lui causer un certain bien-être, comme la chaleur du soleil en cause au vieillard. Mais bientôt l'étincelle s'éteignait...

Ida, qui ce matin-là avait découvert les premières noisettes mûres, intervint dans leur conversation ou plutôt dans le monologue de Weber, pour proposer une partie dans la forêt d'Hallo-



witz. On irait tous les trois cueillir des noisettes. Elle était feu et flamme pour cette partie, mettait à l'organiser une ténacité enfantine, malgré la résistance de Marianne qui objectait sa lassitude, sa crainte des mauvaises rencontres...

La discussion fut brusquement interrompue par l'apparition de Paul. Sans saluer, il se rendit droit à sa place et se jeta avec voracité sur les mets réchauffés qu'on lui apporta avec une hâte

craintive. Un silence glacial régnait. Du reste, le gaillard ne resta pas longtemps à table. Au bout de quelques minutes il disparut sans avoir honoré la compagnie d'un seul regard.

Il se produisit alors quelque chose de singulier. La languissante Marianne qui, jusque-là, n'avait pas semblé avoir la force de lever ses lourdes paupières, se dressa en sursaut, et, après avoir jeté un regard farouche du côté de la porte, courut vers son père, dont elle saisit les deux mains d'un geste passionné : « Papa ! Papa ! donne-lui cet argent ! Donne-lui cet argent ! »

Et, comme le père surpris se tournait vers elle, avec une lenteur de vieux courbaturé, en relevant sur son front ses grandes lunettes bleues, elle tomba à genoux devant lui en répétant sa demande d'un ton suppliant : « Fais sa volonté, papa !... il est si féroce !... Il arrivera un malheur si tu ne le fais pas... Mon Dieu ! mon Dieu ! Si seulement je pouvais dire tout ce... »

Elle s'interrompit, comme effrayée de ses propres paroles. « Ce que je... pense ! » ajouta-t-elle d'une voix mourante.

Mais le vieux hocha la tête, sombre, d'un air qui n'admettait pas de réplique. Et elle se retira, les membres brisés.

* * *

Il y a des moments où même le plus doux des hommes se sent disposé à tordre le cou à un visiteur qui tombe mal à propos ; par exemple lorsque, en se faisant la barbe, on songe à la bien-aimée. Ce fut le cas de Weber qui pensait à Marianne, tout en se rasant, lorsqu'on frappa à sa porte : « Entrez ! » rugit-il.

A son grand étonnement, il vit entrer Paul souriant, poli, transfor-



mé. Les mains cordialement tendues, le jeune homme s'avança vers lui et se mit en devoir d'excuser sa conduite de la veille au soir.

« Vous savez, capitaine, il y a des situations où l'homme le mieux élevé oublie les égards qu'il doit à la société. Dans ma position personne ne saurait conserver son sang-froid. C'est trop fort !

— Dans votre position ? Veuillez m'expliquer...

— Eh bien. Vous avez déjà remarqué que mon père est un ladre. Croiriez-vous qu'il ne me donne que cent misérables florins par mois...

— Il m'a parlé de cent cinquante...

— Va pour cent cinquante. Ça ne fait pas de différence. Avec cette misère il veut qu'à Pesth je vive en gentilhomme !!! Que je me loge, me nourrisse, que je paye le tailleur ! Et lorsque je lui fais des observations, sa réponse est toujours la même : « A ton âge je vivais avec quarante florins par mois ! » Et quand je lui démontre que les temps, les circonstances ne sont plus les mêmes, alors, il s'emporte. « Il n'y a pas de temps ! Il n'y a pas de circonstances ! Voilà des expressions commodes, mais qui ne font pas d'effet sur moi », etc., etc. Que voulez-vous que je fasse avec un ogre pareil ? Et notez qu'il est riche, le vieux ! ses coffres-forts sont bourrés d'or et d'argent, le tout en espèces sonnantes. Car le vieux Harpagon ne fait jamais de placements, étant trop méfiant pour cela. J'ai calculé qu'il a plus de cent mille florins en espèces, dont plus de trente mille dans la grande caisse de sa chambre à coucher. Ainsi vous trouverez tout naturel que je lui fasse des remontrances... à ma façon.

— Hum ! permettez-moi de vous dire que votre façon est quelque peu... péremptoire. Malgré tout, vous êtes son fils.

— Est-ce que par hasard vous allez aussi me parler d'Abraham et de ses troupeaux ?

— Je ne parle ni d'Abraham ni de Jacob, je ne parle que des simples convenances. »

Paul eut un sursaut, son œil noir lança un éclair. Mais aussitôt il redevint maître de lui-même. « Je suis venu, dit-il, pour vous empêcher de concevoir de moi une fausse opinion. Si vous n'admettez pas mes raisons, je le regrette sincèrement. »

Il sut amener la conversation sur l'affaire du brigandage qu'il traita de commérage grotesquement grossi, prétendant que les pandours auraient amplement suffi à rétablir l'ordre. L'interven-

tion militaire n'aurait d'autre effet que de discréditer le pays et de déprécier le sol. Il évaluait cette dépréciation à un tiers de la valeur pour le moins. « Cela vous explique, mon cher capitaine, pourquoi, le premier soir, je vous ai regardé un peu de travers. Je voyais en vous la personnification d'une mauvaise affaire, d'une perte considérable qui nous était infligée. Me pardonnez-vous ? »

Il tendit la main que Weber toucha légèrement de l'index.

« Que me veut ce garçon ? pensa-t-il. Quelles raisons peut-il avoir pour se justifier devant moi comme un écolier ? »

Il n'avait cessé d'observer d'un œil froid et scrutateur son interlocuteur qui, dans son amabilité forcée, lui plaisait moins encore que dans sa rudesse habituelle.

Le jeune homme semblait ne pas s'en apercevoir. Il continua sa conversation avec un aplomb remarquable, montra un grand intérêt pour les questions militaires en général et les dispositions prises dans le cas actuel en particulier, et peu à peu le questionneur se transforma en conseiller. Il insistait surtout sur la nécessité de réunir, en cas d'alarme, le plus grand nombre d'hommes sur le point menacé, aux dépens de tous les autres qu'il fallait carrément abandonner. « Car, ajouta-t-il, le manchot est un gaillard enragé. Il a son amour-propre ; il fera des efforts inouïs pour vous infliger une défaite, il sait qu'un tel succès grandirait immensément son prestige parmi les paysans.

— C'est étrange, remarqua le capitaine qui, la tête baissée, le menton appuyé dans le creux de la main, l'avait écouté avec une attention très marquée, tout en l'observant par-dessous les sourcils. C'est étrange. Il y a dix minutes, nous avons traité tout cela d'enfantillage et prétendu que vingt pandours auraient suffi pour exterminer le manchot avec toute sa bande. Et à présent....

— Je vous demande pardon, interrompit l'autre. Alors, j'avais parlé du manchot tel qu'il était avant d'être provoqué par votre arrivée. A présent il est exaspéré... Vous comprenez ?

— Oui, oui... Je comprends parfaitement... Hum ! Hum !... C'est tout de même drôle. »

Longtemps après le départ de Paul, Weber resta absorbé dans ses réflexions.

CHARLES DE TORRESANI.

(Illustrations de F. de Myrbach).

(A continuer).

ALFRED GUILLOU



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

JEUNE BRETONNE

(CONCARNEAU)

Ayuntamiento de Madrid



PLANCHE I. — VASES DE LA CHAPELLE A SAINTE-HÉLÈNE (Voir page 94).

RELIQUES NAPOLÉONIENNES

Le *Figaro Illustré* n'est pas un recueil politique. Son seul but est de plaire à ses lecteurs et ce n'est certes pas la politique qui lui en fournirait les moyens. Mais nous avons pensé que, en présence des recherches des érudits et des collectionneurs qui se sont portées depuis plusieurs années, en France et à l'Etranger, vers tout ce qui se rattache à l'épopée napoléonienne, nos lecteurs verraient avec intérêt la reproduction des plus rares et des plus authentiques témoins de la captivité de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène.

Un des collaborateurs du *Figaro Illustré* a demandé à S. A. Monseigneur le prince Victor Napoléon l'autorisation de faire photographier un choix de ces objets, réunis chez le Prince, à Bruxelles.

Le Prince a bien voulu nous accorder cette autorisation par une lettre que nous reproduisons.

Ainsi, dans les mêmes pages, on trouvera les reliques du premier de la race, et la pensée de celui qui en est aujourd'hui le seul héritier.

« Bruxelles, le 22 Mars 1892.

« Mon cher Monsieur Théophile Gautier.

« Vous m'avez demandé l'autorisation de faire reproduire les souvenirs de Sainte-Hélène que j'ai en ma possession. Je ne pouvais qu'être très touché de cette pensée.

« La France, quoi qu'on dise, n'est ni ingrate, ni oublieuse. Quand la discorde sévit entre ses enfants, quand elle se voit amoindrie, discutée, menacée, elle se reporte spontanément vers celui dont la gloire est sa gloire et dont l'infortune fut la source et l'origine de tous nos malheurs. Devant la grande image de Napoléon les discussions s'oublient, les partis s'effacent; car en dehors et au-dessus des partis, il est et restera toujours la plus haute expression du sentiment national.

« Ces échos de France viennent me retrouver à l'étranger, comme, il y a cinquante ans, ils parvenaient à l'Empereur mon oncle, au fond de sa prison de Ham. Le culte rendu à la mémoire de Napoléon est mon unique consolation, à moi, qui paye de l'exil la gloire de porter son nom et le périlleux honneur d'être appelé à recueillir le lourd fardeau de son héritage.

« Aux heures sombres que je traverse, je vis au milieu des souvenirs du premier Empereur: chacun, en me retraçant une période de sa vie, m'apporte une leçon. Si les objets dont il s'entourait à Sainte-Hélène m'enseignent à supporter patiemment l'injustice, sa glorieuse épée m'apprend aussi comment on maîtrise la fortune.

« La violence m'a écarté du berceau et de la tombe du grand Empereur: je me réfugie dans sa pensée. A lui seul je veux demander mes inspirations.

« L'évoquer sans cesse, n'est-ce pas évoquer la patrie absente?... On peut m'arracher le présent; on ne peut m'interdire ni le passé, ni l'avenir, c'est-à-dire le souvenir et l'espérance.

« Croyez-moi, mon cher Monsieur Théophile Gautier, votre affectionné,

Napoléon

Le 15 avril 1821, l'Empereur sentant venir la mort et la délivrance, rédigea le testament que depuis plusieurs jours il méditait d'écrire. Par cet acte de sa volonté suprême, il légua à son fils « les boîtes, ordres et autres objets, tels qu'argenterie, lits de camp, armes, selles, éperons, vases de sa chapelle, livres, linges qui ont servi à son corps et à son usage. Je désire, ajoute-t-il, que ce faible legs lui soit cher, comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra ». Un état joint au testament détaille plus amplement les objets et désigne ceux des compagnons de la dernière heure qui en ont assumé le dépôt. A l'abbé Vignali, aumônier que Madame Mère a envoyé à Sainte-Hélène, sont confiés les vases de la chapelle. Le général Bertrand, grand maréchal, garde les armes et le nécessaire d'or. Marchand, le premier valet de chambre, a les tabatières, les lits de camp, les uniformes, les habillements, la pendule, les montres; Montholon a l'argenterie et la porcelaine de Sèvres; le chasseur Noverraz doit conserver les selles, les brides, les éperons et les fusils de chasse; enfin, Saint-Denis, second valet de chambre, qui fait

fonction de bibliothécaire, doit « choisir dans la bibliothèque quatre cents volumes parmi ceux qui ont le plus servi à l'usage de l'Empereur ». Tous ces objets doivent être remis au fils de Napoléon, « lorsqu'il aura seize ans ».

Non seulement Napoléon veut que les objets qui ont été à son usage à Sainte-Hélène appartiennent à son fils, mais il lui légua encore la plus grande partie des effets qu'il a laissés chez le maître de sa garde-robe ou chez son dentiste. Le 16 avril, il revient sur la même pensée, affirme de nouveau le legs fait à son fils, et dispose seulement en faveur de Madame Mère de quelques souvenirs. Sauf les objets en très petit nombre légués à ses frères et sœurs, sauf le camée donné par Pie VI, qui est légué à Lady Holland, tous les effets de quelque importance doivent revenir au roi de Rome. Le reste des effets doit être partagé entre les exécuteurs testamentaires et les frères de l'Empereur. Rien ne doit être vendu. L'Empereur y insiste par deux fois.

Or, voici le catalogue d'une première vente de livres faite à

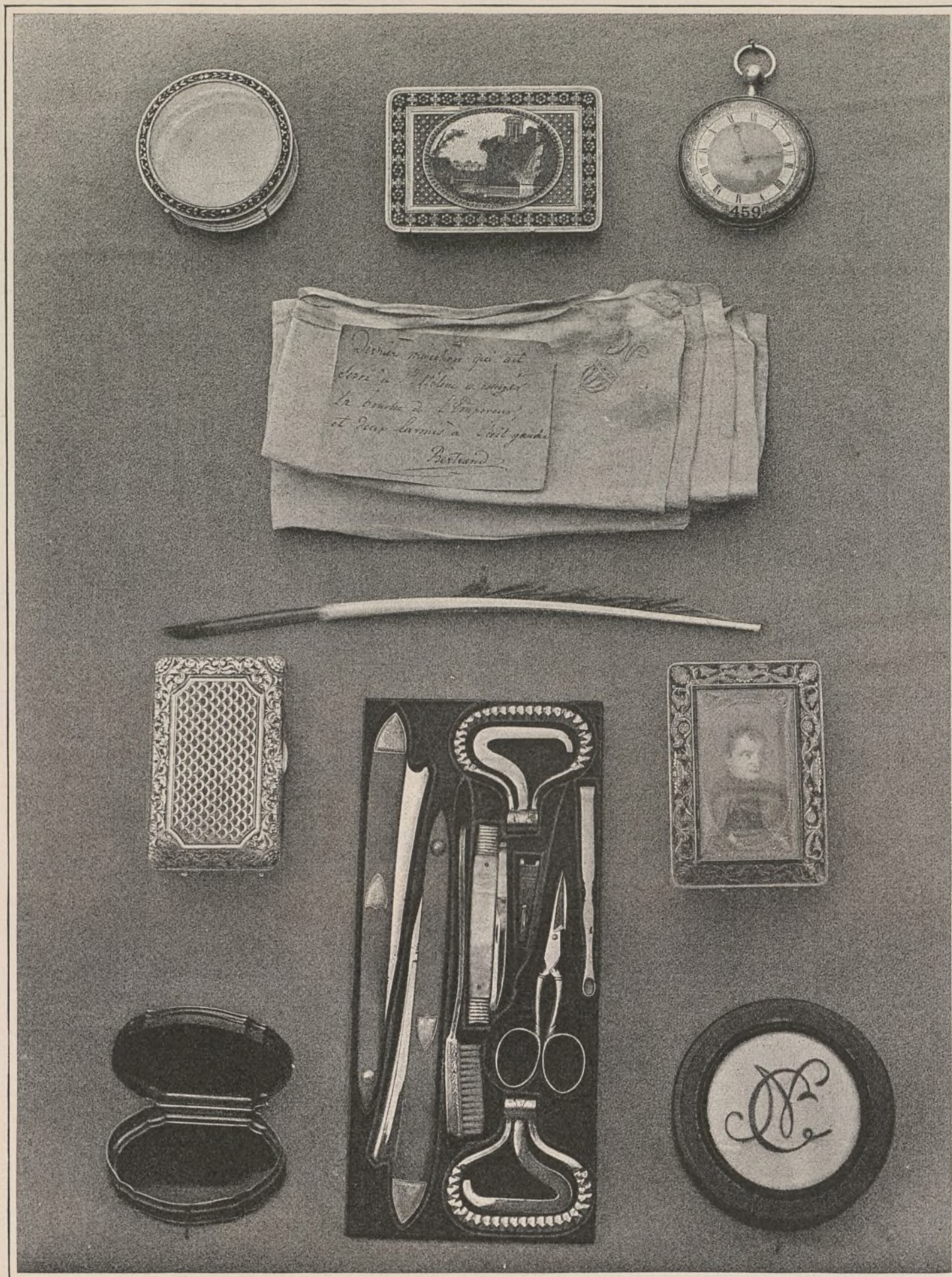


PLANCHE II. — RELIQUES DE SAINTE-HELENE (VOIR PAGE 95).

Londres par MM. Bossange et C^{ie}. Voici le catalogue d'une seconde vente de livres et d'objets « rapportés de Sainte-Hélène par ordre du gouvernement de S. M. » sans parler d'une troisième vente composée de meubles expédiés à Sainte-Hélène et qui n'y sont parvenus qu'après la mort de l'Empereur. Toutes ces ventes ont lieu en 1822 : il s'y rencontre des objets à l'usage personnel de l'Empereur, mais du moins aucun des objets désignés par le testament et les codicilles.

Que sont-ils devenus ? Il est certain que le duc de Reichstadt n'en a rien reçu. Les exécuteurs testamentaires ont allégué qu'ils n'avaient pu l'approcher et que c'était entre ses mains qu'ils

d'objets qui, au catalogue rédigé par M. Barbet de Jouy, portent simplement la mention : *donné par l'Empereur Napoléon III*. On ignore leur origine et la date à laquelle ils étaient venus aux mains de Napoléon III, — postérieurement sans doute au 20 août 1840, où par le ministère de MM. Christie and Manson le prince Louis Napoléon fit une vente générale de son mobilier. D'autre part, on a inséré dans ce même catalogue une note du comte Marchand accompagnant un certain nombre d'objets donnés par lui et certifiant que tous « ont appartenu à l'Empereur Napoléon, soit à son corps, soit à son usage » et proviennent du partage des effets fait entre Bertrand, Montholon et lui.

*faire agréer l'union en l'église entre le duc de Reichstadt et la duchesse de Reichstadt que vous
avez
traduction de la ligne ci-dessus écrite par l'Empereur, à St. Hélène
faire agréer la proposition que l'Empereur entre dans le port pour faire de l'eau pour ses deux
vaisseaux à la fois. Passage de la campagne d'Egypte, relaté par l'arrivée d'un matelot - Bertrand*

Marchand n'y parle point des objets dont il était seulement dépositaire. Il est donc vraisemblable qu'il en avait, lui, fait la remise, mais où sont-ils ? et où sont les autres dépôts ?

Peut-être au Mont-de-Piété. C'est là que le général duc de Padoue a retrouvé les vases sacrés de la chapelle de l'Empereur. L'abbé Vignali, qui en avait la garde, mourut, paraît-il, à la suite d'une vendetta en 1836. Son frère les confia, en 1837, à un M. Pieraggi qui devait, dit-on, les restituer au roi Joseph et qui les mit à Paris au Mont-de-Piété. En 1842, on allait vendre au poids du métal ce ciboire d'argent à l'N couronné dans lequel on porta le viatique à l'Empereur ; on allait vendre ces burettes de vermeil où les deux lettres : R-B — Ramolino Bonaparte — disent le don suprême de la mère chrétienne au fils agonisant ; on allait vendre le bénitier et l'aspersion d'argent, le crèmeau qui contient le reste

des saintes huiles avec lesquelles l'extrême-onction fut administrée au mourant ; on allait vendre ce crucifix d'ebène au christ d'argent qui reposa sur la poitrine de l'Empereur mort, après qu'on l'eût revêtu de l'uniforme des chasseurs de sa garde, qu'on eût jeté sur ses pieds le manteau de Marengo...

Le duc de Padoue racheta ces objets précieux dont on ignorait si complètement la destinée sous le Second Empire que M. Barbet de Jouy affirmait que l'abbé Vignali les avait remis à Madame Mère ; ce fut son fils qui, en 1885, en fit don au prince Victor Napoléon. Ce sont eux qui figurent sur la planche I, disposés autour d'une des épreuves originales du masque pris sur le cadavre, par le docteur Antomarchi. Ce masque, récemment légué par Madame Thayer, née Bertrand, ainsi que l'oreiller de batiste brodé sur lequel était appuyée la tête de l'Empereur au

moment de sa mort, repose sur un fragment du voile de crêpe dont fut couvert le cercueil pendant le transport de Longwood

à la vallée du Gêranium et qui est un legs de Madame Bertrand, belle-fille du grand Maréchal. Au mur, est appliqué un morceau

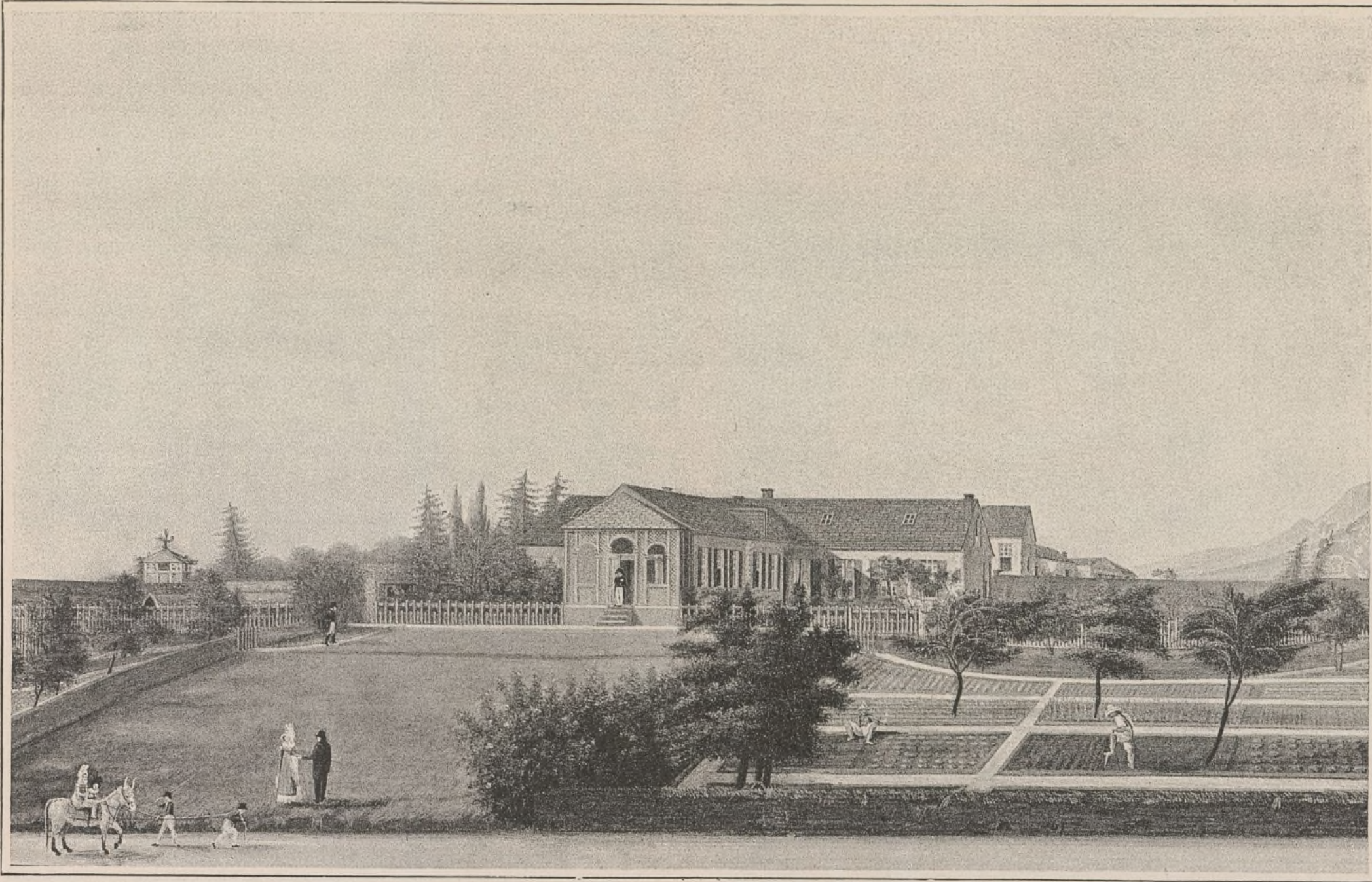


PLANCHE III. — VUE DE LONGWOOD DESSINÉE ET AQUARELLÉE PAR MARCHAND.

de l'étoffe violette, décorée d'aigles et de foudres d'or qui fut jetée sur le cercueil pendant la traversée de la Belle-Poule. C'est un don de Madame Desmazières-Marchand.

Voilà énumérés les noms de la plupart des donateurs qui ont contribué à former ce reliquaire : c'est Madame Thayer qui a légué cette boîte en cristal blanc (planche II), montée en or ciselé qui contient encore des morceaux tout petits de cette réglisse anisée que l'Empereur avait l'habitude de sucer. C'est le duc de Padoue qui a donné cette boîte rectangulaire en or avec dessins en émail et médaillon en mosaïque ; de lui encore, cette grosse montre à répétition, à boîte d'argent, à cadran d'argent guilloché que l'Empereur avait dans sa voiture de campagne. Ce mouchoir en batiste marqué d'un N couronné, a essuyé le visage de l'Empereur pendant l'agonie. Cette plume d'oie a servi à Napoléon, peut-être pour tracer cette ligne d'écriture, une des dernières de sa main. C'est le duc de Padoue qui a donné cette tabatière rectangulaire en or ciselé, cette autre presque ovale, en malachite à points rouges, ainsi que ce compartiment du nécessaire de campagne. Enfin, c'est Madame Bertrand et Madame Thayer qui ont légué, l'une cette tabatière rectangulaire en or ornée d'un portrait en miniature de l'Empereur en uniforme des chasseurs à cheval de la garde, l'autre cette bonbonnière ronde en buis et écaille sur le couvercle de laquelle les initiales N. C. (Napoléon Consul) sont tracées en cheveux. Ces cheveux sont ceux de Joséphine par qui la boîte fut donnée à Bonaparte en 1801. Tous les objets figurés sur cette planche II (page 94), sont venus de Sainte-Hélène.

L'habit reproduit à la planche IV ci-contre, est un des quatre habits offerts en 1800 au Premier Consul par la ville de Lyon. Il y en avait un de velours violet brodé en or et soie, un de velours cerise brodé en or et soie, deux de velours ciselé brodés en soie. C'est ici l'habit de velours cerise et rien ne saurait rendre l'éclat et la douceur chatoyante de l'étoffe, et la perfection des broderies. Bonaparte l'a porté le jour de la signature du concordat, si l'on s'en rapporte au dessin de Gérard, et le jour où il visita à Rouen la manufacture des frères Sévenne. si l'on en croit le dessin d'Isabey. Il fut emporté à Sainte-Hélène avec la garde-robe. Un matin que Hortense Bertrand — Madame Thayer — alors âgée de neuf ans, était venue avec son père à Longwood, l'Empereur lui voyant une vilaine robe jaune, lui dit : « Tu es bien mal habillée, aujourd'hui. — Sire, répondit le Grand maréchal, la robe vient de Sainte-Hélène et le choix n'est pas grand. — Attends, Hortense, reprit l'Empereur, je vais te donner de quoi te faire un joli caraco ». Et cherchant dans une armoire, il en tira cet habit qu'il mit sur les épaules de l'enfant. « Au moins, ajouta-t-il, avec cela, tu seras belle ! »

A la planche V (page 96), sur ce fauteuil en bois peint de couleur verte, au dossier et au siège cannés, qui était placé devant le bureau de l'Empereur, à Sainte-Hélène, est disposé un madras à carreaux rouges et blancs qui lui a servi pendant sa dernière maladie, et une de ces redingotes en piqué blanc, popularisées par quantité de gravures et de tableaux. Dans le compte

de la garde-robe impériale, on trouve que l'Empereur faisait commander chaque année deux robes de chambre, une en piqué blanc, le 1^{er} mai, une en molleton, le 1^{er} octobre. Il passait, pour



PLANCHE IV. — HABIT DU PREMIER CONSUL.

les deux, cinq cents francs et chaque robe de chambre devait durer trois ans. Les pantoufles très usées, en maroquin rouge,

qui se trouvent devant le fauteuil, sont celles dont l'Empereur s'est servi pendant sa dernière maladie. De mesures comparatives prises sur de gros souliers, sur ces pantoufles et sur des chaussons de nuit, résulte exactement la dimension du pied de l'Empereur : long de vingt-six centimètres et large, au centre, de sept centimètres et demi. Sur le fauteuil, enfin, on distingue ce chapeau de paille que portait l'Empereur à Sainte-Hélène. Il donne le tour précis de la tête : cinquante-sept centimètres. L'Empereur est représenté avec ce chapeau dans plusieurs tableaux d'Horace Vernet. Des dessins contemporains faits par des Anglais, montrent



PLANCHE V

également ce chapeau, mais grandi et poussé à la charge comme tout ce qu'à cette date les Anglais ont fait de l'Empereur. Combien ne doit-on pas regretter que Marchand n'ait su dessiner, à peu près, que le paysage. La vue si intéressante de Longwood, que nous reproduisons planche III (page 95), est déjà un document infiniment précieux. Il existe aussi de lui une vue très curieuse de la vallée du Géranium, au moment de l'enterrement, mais que ne donnerait-on pour posséder des portraits sincères de l'Empereur dans les dernières années de sa vie, ne fût-ce que des dessins analogues à celui qu'avait fait à l'île d'Elbe, Hubert son second valet de chambre !

Pour décrire avec quelque conscience les objets disposés

dans la planche VI, sur ce schall à dessins de cachemire, il faudrait une place qui nous fait défaut. Le schall a été donné par sa sœur Pauline au général Bonaparte. Il le portait en ceinture, sous son écharpe de commandement, pendant la campagne d'Égypte. Plus tard, ce fut le couvre-pied de son lit de Sainte-Hélène. Il y était le 5 mai. A droite et à gauche, les fontes de pistolets couvertes de velours rouge sont celles qui étaient sur sa selle à Austerlitz. Elles viennent de Madame Thayer comme le schall de Pauline. Ces pistolets de la manufacture de Versailles, montés en argent avec la crosse incrustée d'or ont été donnés par l'Empereur au roi Joseph, par celui-ci au comte Lepic. L'épée montée en or, la lorgnette de campagne en ivoire et cuivre doré, les éperons — ceux que l'Empereur portait à Ratisbonne, lorsqu'il fut blessé — proviennent des legs de Madame Thayer. Quand au chapeau, il a été rapporté de Sainte-Hélène par Pieron, maître d'hôtel de l'Empereur.

Enfin au mur sont accrochées les plaques et les grandes décorations des trois ordres fondés par Napoléon et dont il porta les insignes : Légion d'honneur, Couronne de fer et Réunion. On sait que les insignes de l'ordre des Trois Toisons d'or, fondé le 15 août 1809, ne furent jamais définitivement arrêtés et que l'Empereur ne les porta point.

Les insignes de la Légion d'honneur ont varié sous l'Empire, mais bien moins qu'on ne le croit, seulement par l'adjonction de la couronne sur l'étoile à cinq rayons doubles. Cette adjonction date du 28 avril 1806, mais quant aux médaillons ils ont toujours porté l'un : *Napoléon Emp. des Français* autour de la tête laurée, l'autre : *Honneur et Patrie* autour de l'aigle.

L'ordre de la Couronne de fer fut créé par l'Empereur, lors de son couronnement à Milan, comme roi d'Italie, en juin 1805. *Dio me la diede, guai a chi la tocca*, avait-il dit ; ce fut la devise de l'ordre nouveau, devise inscrite autour de la couronne lombarde, que surmonte une aigle aux ailes éployées. Le ruban orangé liséré de vert, est très analogue à celui de la médaille militaire actuelle. Pour la grande décoration, la discussion fut assez vive et la plaque qui est ici reproduite est un des objets les plus rares qui se puissent rencontrer, bien que l'ordre ait survécu à l'Empire, qu'il ait été adopté par la monarchie autrichienne — et transformé alors par la substitution de l'aigle bicéphale à l'aigle impériale — qu'il ait même un rejeton direct dans l'ordre de la Couronne d'Italie, créé par le roi Victor Emmanuel, après que la Lombardie lui eût été remise par la France.

Quant à la troisième décoration suspendue par un ruban bleu clair, peu de gens la connaissent : fondée en octobre 1811, mais distribuée seulement en mars 1812, elle portait sur une de ses faces : *Tout pour l'Empire*, sur l'autre : *A jamais !* Louis XVIII ordonna que toutes les personnes décorées de l'ordre de *La Réunion* remissent leurs insignes qui furent fondus à la Monnaie. Il en fut fondu pour vingt-quatre mille deux cent treize francs un centime. Cela explique pourquoi l'on ne voit guère cette étoile blanche à douze rais qui, sur le médaillon central, présente le trône surmonté de l'aigle impériale et entouré des emblèmes du Piémont, des villes hanséatiques, des États romains, de la Toscane et des Provinces unies.

C'est du legs de Madame Bertrand, que proviennent toutes ces décorations.

Ainsi, les descendants de la plupart des compagnons de Napoléon ont contribué à constituer ce reliquaire qui ne saurait être mieux placé que chez un petit neveu de l'Empereur. Destiné à posséder plus tard, avec le majorat de Farnborough, les souvenirs napoléoniens qui y ont trouvé asile, il verra sans doute le nombre s'en augmenter par des dons ou des legs qui, en certains cas, ne seront que des restitutions. Ainsi s'établira, au moins en Angleterre, un musée des objets familiers qui peuvent le mieux faire connaître les aspects physiques, les habitudes et les façons d'être de celui qui, pour les siècles, demeure l'homme.

F. M.

(Clichés de Marynen, à Bruxelles).

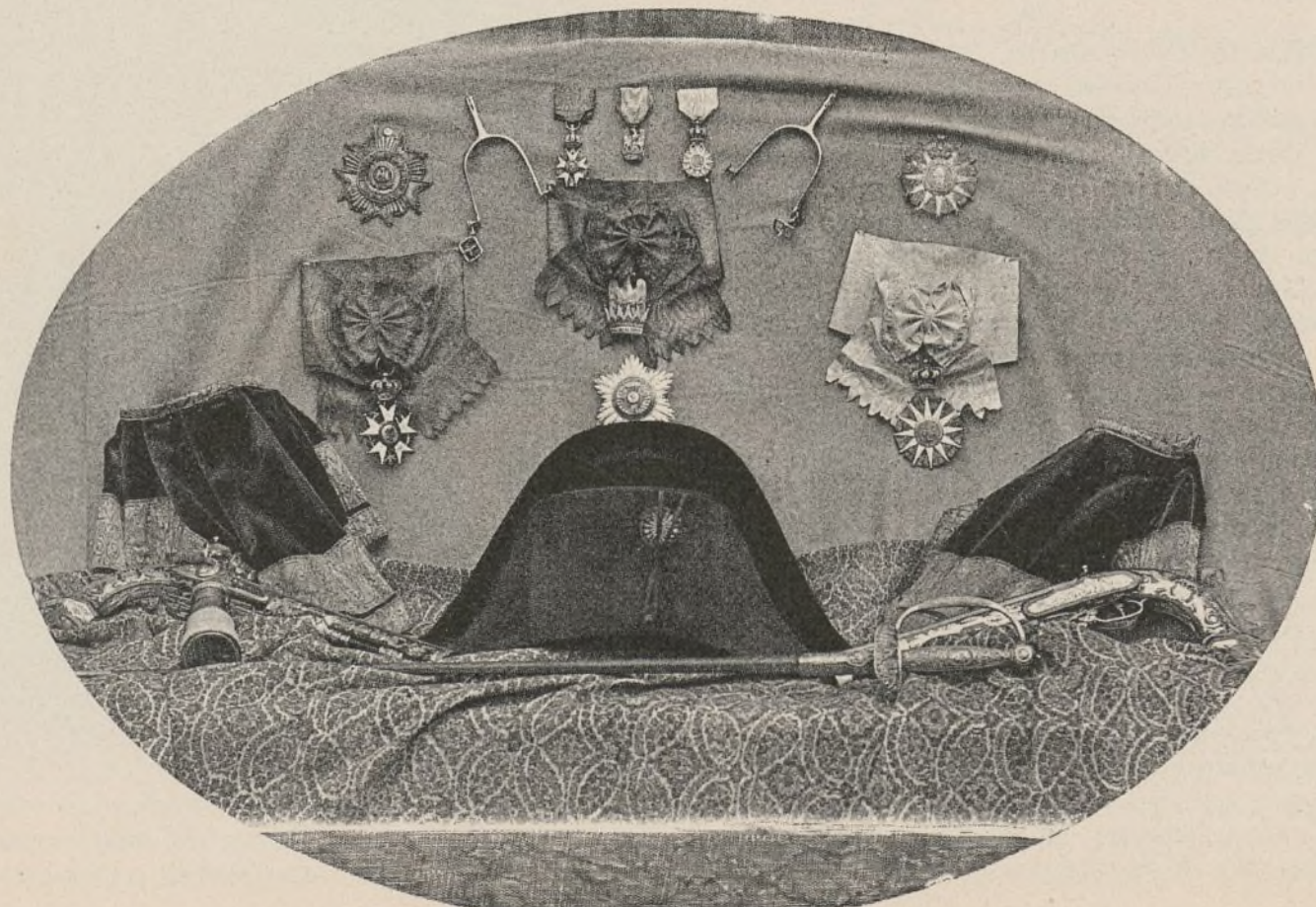
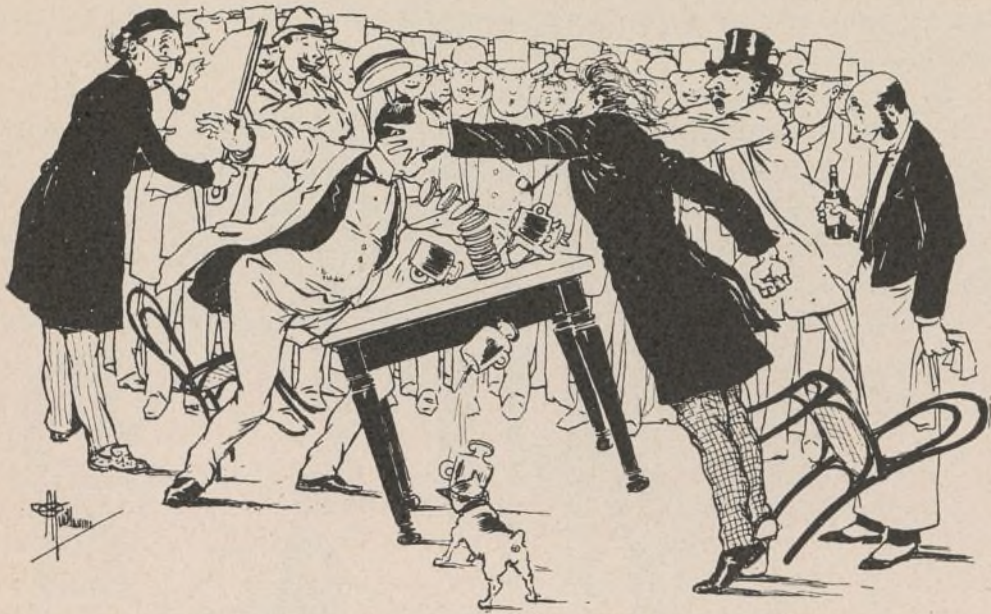


PLANCHE VI

L'Honneur est satisfait

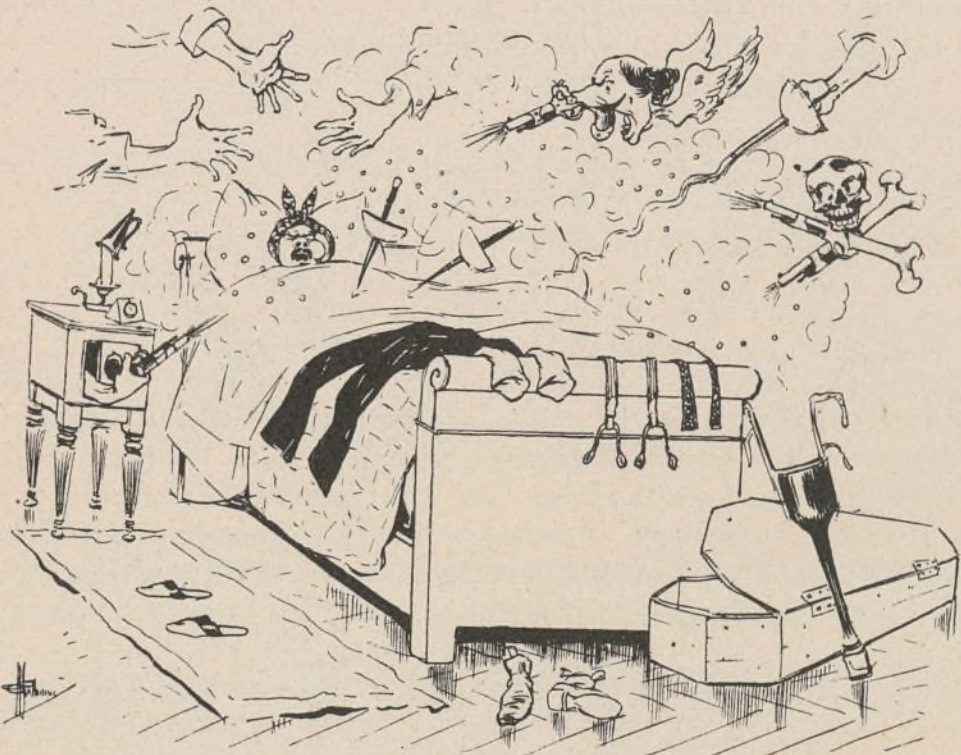
Par JULES MOINAUX

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne », a dit le poète. Mon Dieu ! c'est bien possible, toute l'affaire est dans la nature de la chose donnée ; ainsi, une gifle, par exemple !... je ne vois pas bien la préférence que pourrait avoir celui qui l'a reçue, pour telle ou telle façon dont elle lui aurait été administrée.



Pour M. Bondinier, le héros de cette histoire, elle l'a été par-dessus une table de café, en présence de nombreux consommateurs, ses amis et connaissances. Il avait bondi sous cet outrage public, était allé rapidement s'asseoir à une autre table et avait crié, d'une voix retentissante, en roulant des yeux terribles : « Garçon, un bock ! » et son bock avalé il s'était retiré, la tête haute et menaçante, ce qui fit penser aux consommateurs témoins de cette sortie tragique, que le soufflet aurait des suites.

Il en eut, en effet, car un quart d'heure après, M. Bondinier avait la joue enflée ; heureusement, sa femme était chez des parents de province ; seul, dans la chambre conjugale, il appliquait sur l'enflure une compresse et se mettait au lit, convaincu



que, le lendemain, sa belle-mère, depuis longtemps couchée, ne s'apercevrait de rien ; belle-mère de rare espèce, disons-le tout de suite, qui adorait son gendre et lui donnait volontiers raison contre sa propre fille.

Que peut bien être la nuit d'un bourgeois d'humeur pacifique qui a été giflé devant des amis de café ? qui sent l'obligation de se battre, mais n'en sent pas l'envie ? évidemment, une nuit sans sommeil, une tempête sous un crâne. Comment concilier le point d'honneur avec la peur du danger ? une blessure à l'amour-propre avec la crainte d'une blessure par une arme meurtrière ?

Ou bien, si le sommeil vient, il donne des rêves fantastiques. Bondinier vit en songe de larges mains ouvertes, voltigeant comme des chauves-souris, et lui frôlant le visage ; des arbres dont les branches portaient des fruits ayant la forme de pistolets, des écosseuses de la halle, retirant, des cosses, des balles au lieu de pois et il voyait des épées dans tout ce qu'il mangeait.

La couardise est féconde en sophismes et donne de l'imagination aux poltrons qui en sont le plus dépourvus : « Polisson ! bretteur ! » murmurait Bondinier en songeant à son adversaire, car c'est un bretteur, cherchant des querelles à tout le monde ; il est connu pour tel ; tous les gens sensés vous diront qu'on ne se bat

pas avec un bretteur... il a cru que j'aurais peur d'un duel... Ah qu'il ne me connaît guère ! un duel ! mais j'ai été témoin... dans un duel... et on m'a félicité de ma conduite ; j'ai vu le sang couler et je suis resté calme. »

Notre brave eût volontiers chanté sur un ton héroïque, comme ce personnage du vaudeville *le Poltron* :

Devoir, honneur, qui dirigez mon bras,
Soutenez-moi, je ne me battraï pas.

Le duel ! se disait-il, qu'est-ce que ça prouve, le duel ? c'est une coutume des temps barbares, que nous avons conservée... Richelieu !... le grand cardinal, punissait de mort les gens qui s'étaient battus en duel... excepté ceux qui s'y étaient fait tuer... Voilà ce qu'il pensait du duel, cet immense génie... Et les femmes se pâmaient devant M. Mélingue en Dartagnan, brandissant sa rapière à côté de ses trois camarades ayant aussi mis flamberge au vent ; ah ! parlons-en de ces jolis mousquetaires si séduisants sous la plume de M. Alexandre Dumas ; qu'est-ce que c'était, en réalité, que ces mousquetaires ? des bretteurs, se battant sans témoins pour pouvoir assassiner leurs adversaires ; moi, je ne me bats pas sans témoins ; j'en aurai, des témoins ; dès demain matin, je courrai chez Francastor... un bon ami à moi... il arrangera l'affaire... Ah ! ah ! on verra si j'ai peur... ma belle-mère me



laissera-t-elle me battre ?... brave femme !... elle m'adore... Je ne lui dirai rien, elle m'enfermerait !...

Le jour était venu, Bondinier se regarda dans sa glace ; l'enflure de sa joue avait disparu. Il s'habilla promptement et sortit avant le lever de madame Tourterau, sa belle-mère, afin de pincer Francastor au saut du lit :

« Qu'est-ce qui t'amène si matin ? lui demanda son ami. Puis remarquant son agitation et le bouleversement de ses traits : — est-ce qu'il t'arrive un malheur ? ajouta-t-il.

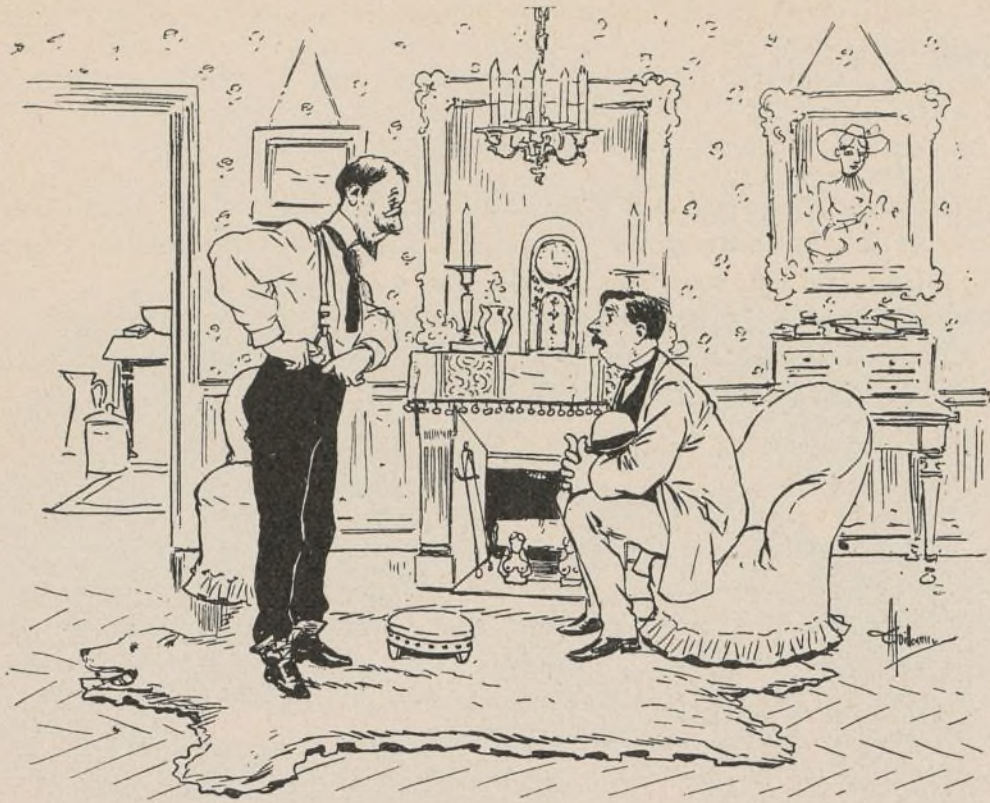


— Mon ami, répondit Bondinier, je viens te demander de me servir de témoin.

— Tu as un procès ?

— Non, j'ai un duel.

— Toi ! fit l'ami, au comble de la surprise ; toi, l'homme le plus doux, le plus inoffensif.



— Je n'ai offensé personne ; c'est moi qui ai été offensé ; j'ai reçu une gifle.
— J'arrangerai cela, sois tranquille.
— Arranger... comment ?
— Je t'obtiendrai des excuses.
— Des excuses de Durotin ? ce spadassin ?
— Ah diable ! fit Francastor, c'est Durotin qui...
— Tu n'as pas d'espoir, alors ?
— Je ne dis pas cela ; je suis très bien avec Durotin... il m'emprunte souvent de l'argent... j'essaierai... si je ne réussis pas, dame... que veux-tu ! tu seras obligé de te battre.
— Ah ! oui... je... dit piteusement le pauvre homme.
— Voyons, voyons Bondinier, du cœur, calme-toi !... tu es l'offensé, tu as le choix des armes.
— Ah !... j'ai le choix des...
— J'ai ici des pistolets...
— Ah !... c'est au pistolet que...
— J'en ai une paire que j'ai déjà prêtés pour plusieurs affaires et avec lesquels il n'y a rien à craindre.
— Ils ratent toujours ? demanda Bondinier avec espoir.
— Non, ils partent très bien.
— Alors, je ne vois pas...
— Attends ! »

Francastor ouvrit un meuble, en tira deux pistolets et les montra à son ami que la vue de ces instruments meurtriers faisait reculer avec effroi.



« Allons, allons, Bondinier, du cœur, que diable ! (Ici Francastor renouvela la scène du *Ver rongeur*) ; du cœur, Bondinier ! Voici des pistolets... de Liège.
— En bouchon ?
— Non, en Belgique ; voici des balles, également de liège.
— En Belgique ?
— Non, en bouchon... du courage, Bondinier !...
— Francastor, s'écria héroïquement notre champion, tu me verras sur le terrain ; sois sévère pour moi ; pas de sentiment !... l'honneur avant tout ; si tu me vois broncher, retire-moi ton amitié qui m'est si précieuse.
— Bravo, Bondinier.
— Tiens, continua le brave, ma femme est absente ; ma belle-mère, aujourd'hui, me paie à dîner au restaurant, et le spectacle

après : l'Opéra-Comique ; que n'es-tu des nôtres, tu verrais si je perds un coup de dent à table et un éclat de rire au théâtre. »

Francastor n'écoutait plus son ami ; il réfléchissait.

« A quoi penses-tu ? demanda celui-ci.

— Je me dis : si par hasard, l'autre témoin (car il te faut un second témoin) n'était pas de mon avis pour les balles.

— Ah... si... » balbutia le duelliste malgré lui.

Francastor réfléchissait : « Voyons donc, dit-il, qui je pourrais bien... tu n'as pas, dans tes connaissances, un ami sur qui l'on pourrait compter ?

— Moi ?... non... je n'ai que ma belle-mère, mais...

— C'est impossible ; ah ! attends !

— Tu en as un ?

— Oui... Dutibia... c'est ça... oh celui-là, j'en réponds.

— Ah ! tant mieux, fit Bondinier, avec satisfaction, va le voir ! quand me rendras-tu réponse ? Je ne sortirai pas ; je t'attendrai chez moi.

— Ce soir, ajouta Francastor.

— Ah ! ce soir... je serai à l'Opéra-Comique ; mais dans les entr'actes, tu me trouveras au café du théâtre.

— Au café du théâtre, répéta Francastor, rêveur.

— A quoi penses-tu encore ? demanda Bondinier, est-ce que tu n'es pas sûr de ton ami ?

— Si... oh lui... mais les témoins de ton adversaire ne vou-



dront peut-être pas se prêter... Voyons, voyons, ne te bouleverse pas pour cela ; je ferai tout mon possible pour...

— Tu pourrais leur payer à déjeuner ; à table, ça serait plus facile.

— Allons, je te renvoie ; je n'ai pas de temps à perdre. A tantôt ! chez toi, ou à ce soir au café du théâtre. »

Et Francastor poussa dehors son client tout déconfit.

SUR LA PLACE DU CHATELET

Il est dix heures, la soirée est belle ; l'astronome en plein vent attend la clientèle désireuse de contempler le spectacle du firmament ; des marchands de coco font tinter leur sonnette ; des marchandes de gâteaux et de sucre d'orge offrent leur marchandise aux passants. La foule sort du théâtre de l'Opéra-Comique ; c'est l'entr'acte. Aussitôt s'élève un concert discordant de voix.



« Vendre votre contremarque, bourgeois ? — qui veut voir la lune ? — la vraie tisane de calabre, à la glace — sucre d'orge, pastilles de menthe, berlingots ! »

A la porte du théâtre, des agents sont en observation ; des vols leur ont été dénoncés au précédent entr'acte, la présence de pick-

pockets à Paris a été signalée à la police, et les agents, convaincus qu'il y en a dans la foule, cherchent à surprendre des mains se glissant dans les poches.

Bondinier et madame Tourtereau, sa belle-mère, sortent du théâtre.

« Mon gendre, vous me cachez un mystère, dit la dame.

— Moi belle-maman ?

— Vous... déjà, au premier entr'acte, vous êtes sorti me laissant seule dans notre loge où j'étouffais !

— C'est pour cela, belle-maman, que j'avais besoin d'aller prendre un rafraîchissement au café ; je vous ai envoyé une glace.



— Oui, mais à ce nouvel entr'acte, vous vouliez encore me laisser dans ma loge pour aller au café... Moi j'ai besoin d'air, de mouvement, j'ai les jambes engourdis, promenons-nous.

Et madame Tourtereau prit le bras de son gendre.

— Francastor qui m'attend au café, » gémit Bondinier.



Madame Tourtereau emmena son gendre dans une partie déserte de la place : « J'ai à vous parler, lui dit-elle.

— A moi, belle-maman ?

— Oui, et très sérieusement ; je vous le répète, vous me cachez un mystère.

— Un mystère, moi ?... Je vous assure...

— Vous me cachez un mystère, vous dis-je ; j'ai bien surpris, pendant le spectacle, votre agitation, votre pantomime.

— Mais... heu... l'émotion ; c'est la pièce qui...

— La pièce ? vous n'en avez pas entendu un mot.

— Oh ! belle-maman, pouvez-vous dire ?...

— Racontez-la moi.

— Ah !... que je...

— Racontez-moi la Dame blanche.

— La Dame blanche, oui, j'entends bien.

— Racontez-la moi.

— Eh bien... c'est une dame qui... (vivement) Y a-t-il une dame dans la pièce, oui ou non ?

— Oui, il y a la dame blanche.

— Ah ! vous voyez bien que je la sais, la pièce.

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame ?

— Ce qu'elle fait ?... Eh bien... heu... elle a eu un enfant avec un officier, qu'on va baptiser chez les montagnards écossais et qu'il va être le parrain.

— Qu'est-ce qu'il chante là ? demanda la belle-mère ahurie.

— Ce qu'il chante ? dame ! il chante :

Ah ! quel plaisir d'être soldat.

— C'est à l'autre femme qu'il chante ça.

— Je sais bien, celle que la reconnaissance a rendu somnambule, censé.

— C'est la dame blanche, celle-là.

— Oui, qui se promène dans les greniers du château...

— Pourquoi faire ?

— C'est un mystère.

— Quel mystère.

— On ne sait pas ; si on le savait ça ne serait plus un mystère ; seulement l'officier qui a douze cents francs d'appointements, achète le château à une vieille dame qui fait tourner un fuseau, en chantant à l'officier qui a une belle main :

Cette main, cette main si jolie.

Alors, la main se lève et m'envoie une gifle !... oh mais une gifle !...

— Vous avez reçu un gifle ? s'écrie madame Tourtereau ; voilà ce que vous me cachez.

— Francastor doit arranger l'affaire, mon ami Francastor...

— Quelle affaire ?

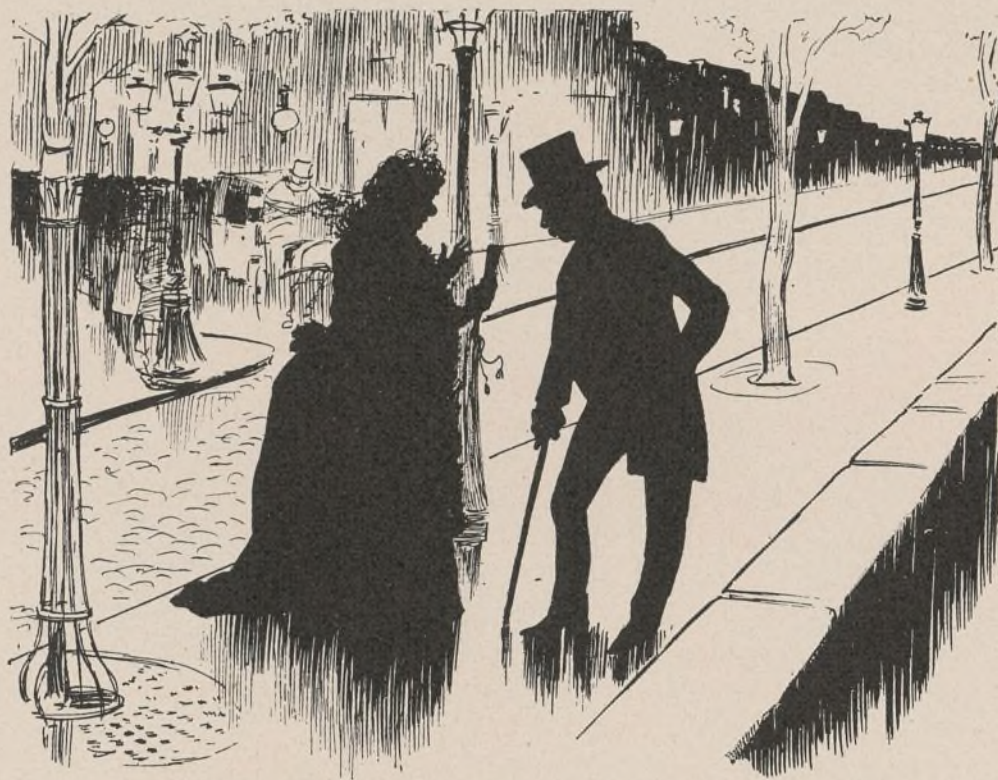
— Une affaire ? demanda Bondinier d'un air étonné.

— Vous venez de dire qu'il arrangerait l'affaire ; je vous demande quelle affaire.

— Eh bien, le duel.

— Quel duel ?

— Quel duel ? le mien.



— Vous vous battez en duel ! s'écria la tendre belle-mère, folle éperdue ; vous que j'aime autant que ma propre fille ! oh non, non, ce duel n'aura pas lieu, je l'empêcherai par tous les moyens possibles... me tuer mon gendre, mon enfant chéri !

— Mais puisque Francastor doit arranger...

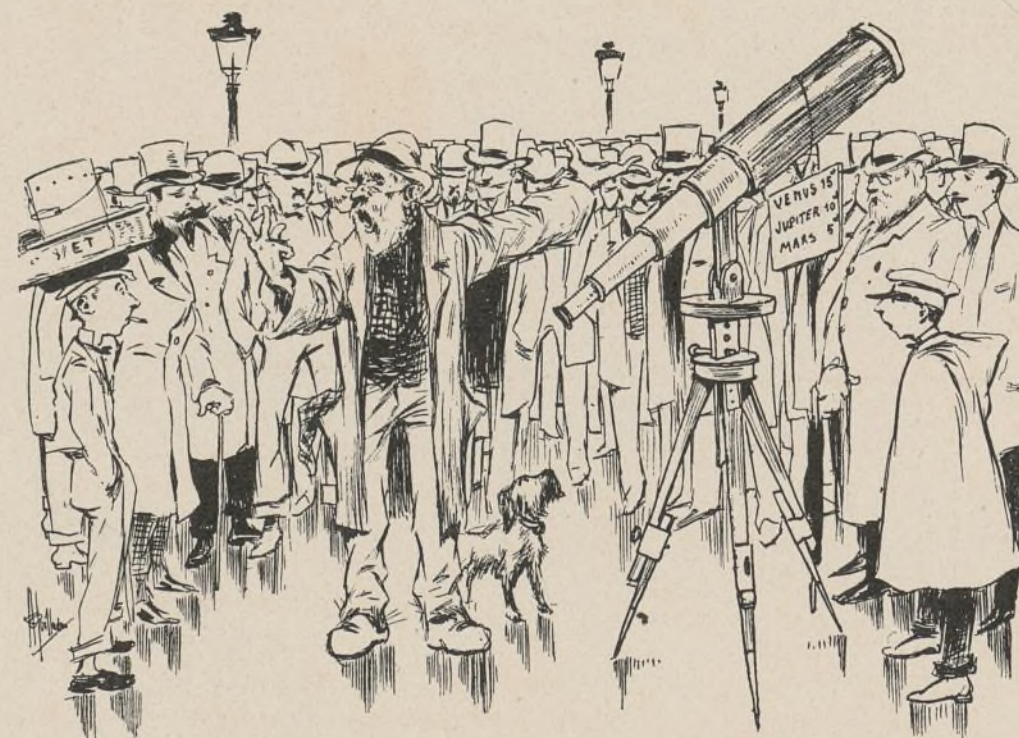
— Je ne me fie qu'à moi pour cela. »

Bondinier, plus confiant en elle qu'en Francastor, jugea habile de la surexciter en lui résistant :

« Non, non, belle-maman, dit-il, et mon honneur ! vous l'oubliez, mon honneur ; rappelez-vous cette île escarpée et sans bords... »

— Quelle île ? » demanda-t-elle.

Bondinier, surpris d'abord d'une telle ignorance, se rappela que du temps de la brave dame, les lycées de jeunes filles n'étaient pas encore institués, et comprit son manque d'érudition.



A ce moment, une foule s'était formée autour du télescope, pour entendre l'explication donnée par l'astronome à un client, des planètes, de leur distance de la terre, de leurs habitants, etc.

Au nombre des curieux, Bondinier aperçut Francastor qui, ne l'ayant pas trouvé au café, assistait à la leçon d'astronomie, en

attendant l'entr'acte suivant : « le voilà, belle-maman, dit Bondinier tout troublé.

— Qui ?

— Mon ami Francastor ; je vais lui parler.

— Je vais avec vous.

— Impossible, belle-maman ; mon ami croirait que je vous ai mise en avant, ça se saurait et je serais couvert de ridicule.

— Soit, allez ! Je reste là et ne vous perds pas de vue. »

Et pendant que son gendre chéri s'éloignait d'elle, elle se demandait comment elle pourrait bien le mettre dans l'impossibilité d'aller au rendez-vous d'honneur.

Bondinier s'approcha de Francastor et lui dit vivement :

« Eh bien ?

— Ah ! c'est toi ; eh bien, j'ai obtenu une lettre de Durotin. »

Bondinier eut une exclamation de joie mêlée d'un noble orgueil : « Une lettre d'excuses, bravo !... car c'est une lettre d'excuses ?

— Dame... tu verras ; je vais te la donner. »

Et Francastor tira la lettre de sa poche.

« Pas ostensiblement, dit vivement Bondinier ; ma belle-mère est là, elle m'observe.

— Bon, je comprends, répondit Francastor ; ayons l'air de causer tranquillement ; je vais mettre la lettre dans la poche de côté de mon paletot où tu la prendras avec précaution.



— Bien... et, alors, cette lettre est bonne?... de vraies excuses ?

— Mon Dieu... elle est... à la rigueur tu pourrais... enfin tu la liras. »

Pendant ce court dialogue, le porteur de la lettre avait tiré son mouchoir, se l'était porté au nez, comme s'il se mouchait, puis en avait enveloppé la lettre et avait remis le tout dans sa poche : « Tu as vu ? demanda-t-il.

— Tout, j'ai compris. »

Et Bondinier, tout en feignant de causer avec son compère, tâta le vêtement de celui-ci pour en trouver la poche.

Madame Tourtereau suivait de l'œil tous ses mouvements ; le voyant introduire sa main dans la poche qu'il avait enfin trouvée, elle resta stupéfaite : son gendre pickpocket ! puis elle pensa qu'il croyait se fouiller et prenait pour sa poche, celle de son voisin.

« Oh ! quelle idée ! » se dit-elle, tout à coup.

Avisant alors les agents en observation, elle leur fit signe de s'approcher et elle leur montra Bondinier. Les policiers, aussitôt de se jeter sur le faux pickpocket.

« Ah ! nous en tenons un, enfin ! » criaient-ils.

Et la foule de se retourner au bruit des protestations de Bondinier qui se disait victime d'une erreur, et de pousser des clameurs : « C'est un voleur ! en prison ! en prison ! »

Et Bondinier fut entraîné par les agents, et escorté par la foule indignée, à laquelle s'était mêlé l'astronome.



Madame Tourtereau, elle, enchantée de son subterfuge, se disait en s'en allant : son innocence sera reconnue, d'ailleurs, j'irai le réclamer dans quelque temps.

Francastor était resté stupéfait :

« Je ne puis pas le laisser arrêter comme voleur, dit-il, allons vite au poste. »

Et il sortit en courant.

Un garçon pâtissier, sa manne sur la tête, allait, lui aussi, suivre la foule, mais, voyant le télescope abandonné, il préféra voir la lune à l'œil, c'est bien le cas de le dire, car il mit aussitôt son œil à l'objectif.

A ce moment, Bondinier, pâle et haletant, rentra avec précipitation : « Je leur ai échappé, dit-il... ils sont à ma poursuite... et la foule aussi... ils crient tous : « Au voleur ! arrêtez-le ! » que faire ? où me cacher ? les voilà ! »

Et, apercevant le télescope : « Oh ! » dit-il ; jetant alors son chapeau et relevant le collet de son paletot, il se plaça près du garçon pâtissier et lui fit un boniment astronomique : « Cette petite étoile que vous apercevez à gauche de celle qui est dans l'endroit où il y en a tant, c'est l'étoile... »

Les agents et les curieux rentrant en criant : « Arrêtez ! » il continua : « La lune a été découverte par Christophe Colomb.

— Qu'est-ce qui a pris ma place ? dit l'astronome en allant à Bondinier qui devint vert comme une sommation sans frais.

— Repincé ! dit le malheureux.

— Cette fois, il ne nous échappera pas », dirent les agents, en le saisissant.

Francastor attendait son ami au poste, ignorant sa fuite et sa reprise par les policiers ; ses explications eurent un plein succès ; il raconta l'histoire de la gifle, de la lettre obtenue du gifleur ; elle fut trouvée dans la poche du prisonnier et sa lecture réjouit fort les anciens militaires devenus gardiens de la paix.

Elle était adressée à Francastor et conçue en ces termes :

« C'est bien pour vous être agréable, cher ami, que je consens à écrire cette lettre : Je suis très embêté, oh mais très embêté, de cette stupide affaire avec votre ami Bondinier : Je l'ai calotté, c'est vrai, mais que voulez-vous, ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours, je ne lui en veux pas d'ailleurs ; restons-en là, je veux bien. Ah ! que je suis embêté de ça. Ah ! oui, c'est bien pour vous que j'écris cette lettre. »

Les agents se tordaient...

« Merci, cher ami, dit Bondinier à Francastor, en lui serrant la main avec effusion : ce monsieur ne veut pas se battre ; il demande que l'affaire en reste là, soit, l'honneur est satisfait ; ça me suffit. »

JULES MOINAUX.

(Illustrations de A. Guillaume).

